LE CANADA
ET
LA GRANDE GUERRE

LE CANADA

ET

LA GRANDE GUERRE

50476—1

TABLE DES MATIÈRES.


LT.-GENERAL
Sir R.E.W. Turner
MAJ.-GENERAL
Arch C. Macdonell
MAJ.-GENERAL
H.E. Burstall
LT.-GENERAL
Sir A.W. Currie
MAJ.-GENERAL
L.J. Lipsett
MAJ.-GENERAL
Sir David Watson
MAJ.-GENERAL
M.S. Mercer

50476—1½

LE CANADA ET LA GRANDE GUERRE.

AVANT-PROPOS.

GARCONS ET FILLETTES DU CANADA—ce petit livre vous est spécialement dédié. Vous avez beaucoup entendu parler de la Grande Guerre et nul doute que vous vous êtes dit souvent: «Ah! si seulement j'étais assez vieux pour aller au front comme soldat ou comme infirmière!» Tout vrai canadien cherche aujourd'hui de quelle manière il peut se rendre le plus utile à son pays. Et vous, garçons et fillettes, que pouvez-vous faire? Ne perdez jamais une minute; à l'école, employez toujours pour le mieux votre temps afin que, une fois devenus grands, vous puissiez remplacer ceux qui ne reviendront jamais des champs de bataille. Vous pouvez aussi ménager les aliments et le combustible: le bois, le charbon. Ce livre vous expliquera pourquoi une telle précaution est nécessaire. Vous pouvez également ménager vos sous car votre pays, notre beau Canada, a besoin d'argent.

EPARGNE: tel est le mot que vous retiendrez de ce livre. Ne dépensez rien inutilement; exercez-vous à l'ÉCONOMIE. Vous direz peut-être: «Des enfants comme nous peuvent-ils épargner quelque chose qui en vaille la peine?» Eh bien! oui, ils le peuvent. Le gouvernement du Canada est anxieux de procurer aux enfants le moyen d'épargner. Ne manquez pas de lire le beau projet dont on vous parle au Chapitre V. Demandez à vos parents et à vos maîtres ce qu'ils pensent des TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE. Ils vous répondront: «En achetant de ces timbres avec tes petites économies, tu te montreras patriote véritable car tu aideras à gagner la guerre; puis ce sera pour toi la meilleure occasion d'apprendre à toujours bien placer ton argent et ainsi à devenir riche.»

Vous n'ignorez pas que les actes sont plus éloquents que les paroles. Savez-vous ce que signifient les vôtres lorsque vous allez au bureau de poste et que vous achetez un timbre d'épargne de guerre? Ils se traduisent par ces mots: «J'aime mon pays. Je soutiens, dans cette guerre, les défenseurs de la liberté, de la justice et du droit. Je contribue à la victoire finale des Alliés. J'apprends à économiser mon argent.» Chaque fois que vous êtes tentés de dépenser quelques sous, pensez aux TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE.

Lisez ce livre avec attention, puis amassez votre argent afin d'acheter des TIMBRES en aussi grand nombre que possible.

N'êtes-vous pas heureux et contents d'apprendre la nouvelle que, tous ensembles, nos soldats canadiens ont pris d'assaut un poste important à l'ennemi? Vous pouvez, vous aussi, remporter une grande victoire en accumulant vos sous dans une tire-lire pour les prêter ensuite à votre pays.

Il peut se faire, quand vous recevrez ce livre, que la guerre soit terminée et qu'une paix honorable, juste et durable ait été conclue. S'il en était ainsi (et tout patriote canadien l'espère) le besoin de l'économie subsistera tout autant qu'avant; le Canada a assumé une grosse dette de guerre qu'il faudra payer; les ravages causés par les longues et effroyables batailles devront être réparés; il faudra secourir les soldats blessés, leur procurer l'avantage de reprendre leur métier ou leur profession s'ils en sont capables, pourvoir à leur subsistance s'ils sont trop infirmes pour travailler. La reconstruction, dans toute la force du mot, sera nécessaire partout. Pendant vingt-cinq ans, et peut-être plus, tout Canadien sera tenu de pratiquer la plus stricte économie s'il veut que son pays redevienne ce qu'il était avant la guerre.

Donc, en avant! Rivalisez d'ardeur en achetant, répétons-le, le plus grand nombre possible de TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE. Vous contribuerez ainsi à augmenter vos économies tout en faisant la gloire de notre cher Canada.

CHAPITRE I.

PARTICIPATION DU CANADA À LA GUERRE.

Au mois de juillet 1914, le peuple canadien vaquait à ses paisibles occupations et songeait peu à la possibilité d'une guerre. Depuis cent ans la paix régnait entre le Canada et les Etats-Unis, et l'on se préparait à célébrer ce centenaire. Bon nombre de gens pensaient que toujours le Canada serait préservé de la guerre. Mais, tout à coup, une querelle entre l'Autriche et la Serbie dégénéra en un redoutable conflit européen.

Le 1er août, trois jours avant l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne, le gouvernement canadien, très inquiet du danger que courait la mère patrie, expédia au gouvernement anglais, par l'entremise du gouverneur général suppléant, le message suivant: «Mes aviseurs . . . . désirent assurer le gouvernement de Sa Majesté que si, par malheur, une guerre éclatait, le peuple canadien s'unira dans une ferme détermination d'accomplir tous les efforts et tous les sacrifices afin de défendre l'intégrité et l'honneur de l'Empire.» A ceci le gouvernement britannique répondit: «En réponse à votre câblogramme . . . . le gouvernement de Sa Majesté a reçu avec gratitude l'assurance que dans la crise actuelle il peut compter sur l'appui entier de tout le peuple canadien.»

Afin d'aider la mère patrie, le gouvernement canadien se mit immédiatement à l'œuvre et, à peine six semaines après la déclaration de guerre, une armée de 33,000 hommes avait été levée, entraînée et embarquée. On n'avait jamais vu pareil nombre traverser à la fois l'Atlantique. Depuis lors, le Canada n'a cessé de donner ses hommes, ses femmes et ses richesses, et sur les champs ensanglantés de France et des Flandres, les Canadiens ont conquis une renommée immortelle dans des combats comme il ne s'en est jamais livré depuis le commencement du monde.

On peut à juste titre se demander pourquoi notre jeune nation délaissait ses habitudes pacifiques pour voler si rapidement au secours de la Grande-Bretagne. Elle l'a fait, en premier lieu, parce que la Grande-Bretagne est sa mère patrie, parce que tout canadien est sujet britannique. Canadiens français et autres sont fiers de leur allégeance à la couronne britannique. Ils l'ont prouvé en se battant courageusement pour elle.

Mais y a un autre motif pour lequel les Canadiens aiment et respectent la Grande-Bretagne; c'est qu'elle est la mère des parlements, la mère des gouvernements démocratiques modernes. Avec grandeur et magnanimité le peuple anglais a conquis ses droits politiques; avec la plus grande largeur de vues il a accordé à ses colonies le privilège de se gouverner seules. De cette manière la Grande-Bretagne a conquis le cœur de tous ses sujets et a établi entre elle et eux des liens indissolubles de gratitude. A notre désir d'aider la Grande-Bretagne en 1914 vint se joindre la conviction qu'elle avait fait tout ce qu'il était honorable de faire pour éviter la guerre. En 1912 et en 1913, époque de la guerre dans les Balkans, sir Edward Grey, alors secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, réussit à réconcilier les Grandes Puissances. En juillet 1914, lorsque l'Autriche imposa ses exigences injustes à la Serbie, il se dépensa pour préserver l'Europe d'une guerre générale. Les Canadiens ne pouvaient pas alors très bien comprendre la situation; mais ils reçurent suffisamment de nouvelles pour les convaincre que la Grande-Bretagne travaillait sincèrement encore au maintien de la paix, et que si elle entrait en guerre, c'était pour défendre la Belgique envahie criminellement et la France malicieusement attaquée. Depuis, les preuves se sont accumulées qui ont convaincu le monde que l'Allemagne et l'Autriche n'avaient pas été provoquées. Nous avons eu un témoignage irrécusable l'année même de la déclaration de la guerre lorsque le prince Lichnowsky, ambassadeur d'Allemagne en Angleterre, déclara que le gouvernement britannique désirait sincèrement conserver ses relations pacifiques avec l'Allemagne.

Peu après l'ouverture des hostilités, le parlement canadien se réunit afin de prendre toutes les mesures nécessaires pour

mener à bien la participation du Canada à la guerre. Les chefs politiques saisirent l'occasion d'expliquer l'attitude du Canada. Parlant le premier, sir Wilfrid Laurier exprima éloquemment les sentiments et les convictions de ses compatriotes lorsqu'il déclara: «Nous sommes sujets britanniques, et aujourd'hui nous nous trouvons face à face avec les conséquences qu'entraîne ce fait magnifique. Depuis longtemps nous jouissons des bénéfices de notre citoyenneté britannique; aujourd'hui, c'est notre devoir et notre privilège d'en accepter les responsabilités, disons plus, les sacrifices. C'est notre devoir . . . . . de prouver à la Grande-Bretagne, à ses amis et à ses ennemis, que le Canada est uni de cœur et d'esprit; que tous les Canadiens sont d'accord avec la mère patrie, qu'ils sont conscients qu'elle ne s'est pas engagée dans cette guerre pour des fins égoïstes ou dans le but d'agrandir son territoire, mais qu'elle est entrée dans cette guerre afin de conserver intact l'honneur de son nom, de remplir ses obligations et de préserver la civilisation du désir effrené des conquêtes et du pouvoir.»

Sir Robert Borden, premier ministre du Canada, à la fin de son discours a, lui aussi, magnifiquement traduit nos sentiments: «Quant à la ligne de conduite à suivre, nous sommes tous d'accord, de l'est à l'ouest. Dans cette querelle, nous demeurons cœur à cœur avec la Grande-Bretagne et les autres possessions britanniques. Nous ferons notre devoir comme l'exige l'honneur du Canada, non pas par amour de la bataille, non pas par ambition de conquête, non pas par envie d'acquérir des possessions, mais pour défendre l'honneur, pour maintenir des engagements solennels, pour conserver le principe de liberté, pour résister à des forces qui transformeraient le monde en un camp armé. Oui, au nom même de la paix que nous avons cherché à conserver à tout prix, sauf à celui du déshonneur, nous sommes entrés dans cette guerre; et si conscients que nous soyons de la tâche énorme que nous avons entreprise et de tous les sacrifices qu'elle entraînera, nous ne les repousserons pas mais les accepterons avec courage.»

CHAPITRE II.

LA LIGUE UNIVERSELLE CONTRE LA BARBARIE.

La Grande-Bretagne et ses alliés.

Lorsque deux ou plusieurs personnes ou nations s'entr'aident dans un travail, on leur donne le nom d'alliées. De sorte que, en ce moment, les nations qui aident la Grande-Bretagne à vaincre l'Allemagne sont appelées ses alliées. Au nombre des Alliés de la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, la Russie, les Etats-Unis, la Belgique et la Serbie sont les plus importants, et il est intéressant d'étudier la part que chacun a prise dans la guerre.

Grande-Bretagne

La Grande-Bretagne n'est pas un pays très étendu; de fait, son territoire n'est guère plus grand que la moitié de la province de Québec. Mais sa population est considérable. Elle est plus de cinq fois celle du Canada. De plus, la Grande-Bretagne est très riche; elle possède d'immenses industries et son peuple est très intelligent. Le pays consiste en une île longue et étroite avec quelques autres îles plus petites, de nombreuses baies, et plusieurs rivières qui s'étendent dans l'intérieur de la contrée. Il s'ensuit qu'aucune partie du pays n'est très éloignée de la mer. Depuis longtemps, les Anglais sont renommés comme excellents marins et ils ont toujours aimé la mer. Ils ont exploré plusieurs nouvelles terres et ont fondé le plus vaste empire connu. Le Canada est l'une des parties les plus importantes de cet empire.

La Grande-Bretagne a été si bien administrée que, depuis plus de deux siècles, elle a servi de modèle aux autres pays européens dans les efforts qu'ils ont accomplis pour améliorer leur forme de gouvernement. C'est le premier pays d'Europe qui ait remplacé le pouvoir absolu du roi par celui d'un parlement élu par le peuple. Pour ce motif, on donne souvent au parlement de la Grande-Bretagne le nom de Mère des parlements. Longtemps avant les autres nations, le peuple anglais

était libre d'exercer sa religion et d'exprimer ses opinions dans les journaux; la Grande-Bretagne a accordé à son peuple de grandes libertés dans d'autres sphères d'action. Plusieurs autres nations ont imité son exemple et aujourd'hui la plupart des peuples libres sont rangés de son côté dans la Grande Guerre. Comme la Grande-Bretagne est une île, que son peuple aime la mer et que l'Empire se trouve distribué dans toutes les parties du monde, il s'ensuit que cette nation est par-dessus tout maritime. Ses navires sillonnent toutes les mers, transportent des marchandises de pays en pays. De plus, sa puissante flotte l'a toujours protégée contre ses ennemis. Il y a cent ans, bien que Napoléon se rendit maître de presque tout le continent européen, la Grande-Bretagne, grâce à sa flotte et à ses marins, demeura invincible et libre. Maîtresse des mers, elle n'a jamais usé de sa puissance d'une manière égoïste; mais elle a accordé aux navires des autres nations les mêmes privilèges, sur mer et dans ses ports, que ceux dont jouissaient ses propres vaisseaux.

Lorsque la guerre éclata, la Grande-Bretagne se mit de l'avant comme champion de la liberté des petits pays tels que la Belgique et la Serbie. Sa puissante marine eut vite fait de débarrasser l'Océan des navires marchands ennemis, et elle garda la mer libre pour le transport, en hommes et en matériel, des Alliés. Bien que modeste au début, son armée entra dans la bataille et se distingua magnifiquement. Depuis, cette armée forte aujourd'hui de sept millions de combattants, a croisé le fer avec l'ennemi dans toutes les parties du monde. Ses fabriques ont, non seulement fourni l'équipement à ses propres hommes, mais elles ont aidé largement à l'équipement des autres armées alliées. Très riche, elle a prêté de fortes sommes à quelques-uns de ses alliés moins fortunés qu'elle.

France. A Paris, "le centre des lumières et des arts", on remarque plusieurs monuments dont chacun représente une des grandes villes de France. L'un de ces monuments, qui rappelle la ville de Strasbourg, est recouvert de deuil. Lorsque ces monuments furent érigés, Strasbourg faisait partie de la province française d'Alsace. En 1870, l'Allemagne déclara la guerre à la France,

lui infligea une défaite, et s'empara de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, bien contre le gré de leurs habitants; Strasbourg est la principale ville d'Alsace et dès que ces provinces furent ravies à la France par l'Allemagne, le monument qui se trouve à Paris fut enveloppé de noir. Le vol de ce territoire a été depuis lors pour les Français, comme une blessure à jamais saignante.

La France est un peu plus étendue que la Grande-Bretagne; sa superficie est à peu près la même que celle de l'Allemagne, mais sa population est de beaucoup moindre. Le peuple français est très laborieux, économe, admirablement doué au point de vue de l'intelligence, très adroit au point de vue industriel, et foncièrement amateur du beau en général. L'art français a fait l'émerveillement du monde: les monuments de France sont splendides, tout particulièrement les châteaux, les églises et les cathédrales. Elle a produit des savants et des littérateurs dont la renommée est universelle. Il en est de même de ses grands généraux.

Lorsque la guerre fut déchaînée, le gros de l'armée allemande se précipita sur la France. Comme, en 1870, les Allemands avaient remporté une victoire relativement facile, ils pensaient obtenir le même succès en 1914 et se rendre à Paris en quelques semaines. Mais ces troupes conduites par un empereur sottement orgueilleux n'avaient pas compté avec le courage qu'animait la REVANCHE rêvée depuis quarante ans par un peuple meurtri mais fier; elles n'avaient pas compté avec le génie de l'illustre général Joffre qui disposa si bien ses héroïques légions, que les Allemands vinrent se heurter contre un mur d'acier. Au bout de trois semaines après la première attaque, l'armée allemande fut mise en échec, et dût rapidement battre en retraite. Le rêve de ces barbares d'entrer en triomphe dans Paris était à jamais évanoui. Aucun grand pays n'a plus souffert de la guerre que la France. Pendant deux longues années, alors que l'armée anglaise était en formation, elle soutint le gros de l'attaque des meilleures divisions allemandes. Les parties les plus riches du pays, dans lesquelles se trouvaient des mines de houille et de fer, furent dévastées et occupées par l'ennemi. Cependant, la France demeura sereine dans son malheur, courageuse toujours et déterminée à vaincre coûte que coûte.

Les grandes qualités militaires et morales de ses généraux ont été reconnues par tous les Alliés. Après deux ans et plus de commandement, Joffre obtint de se reposer. On a eu l'honneur de sa visite à Montréal, et tous les petits canadiens conserveront longtemps dans leur souvenir la bonne figure du "Grand-papa" élevé, par ses mérites, à la dignité de maréchal de France.

Un autre grand soldat lui a succédé qui, du consentement unanime des gouvernements et des chefs militaires alliés, est devenu le commandant en chef. C'est lui, c'est le maréchal Foch qui chassera les Allemands de France et de Belgique et mènera les troupes à la victoire. Foch est un croyant convaincu et ne s'en cache pas. Il compte, certes, sur la valeur des hommes qu'il dirige; mais il a demandé récemment que tous les enfants prient Dieu pour le succès de nos armes. Tous les soirs, garçons et fillettes, avant de vous endormir, ne manquez pas d'adresser au Tout-Puissant la prière que le maréchal Foch sollicite si humblement et si gracieusement de vous tous.

Italie. En étudiant votre géographie, vous avez dû remarquer, au sud de l'Europe, une presqu'île ayant la forme d'une longue botte. C'est l'Italie. Il y a cent ans, ce pays n'existait point de nom. La péninsule était alors divisée en petits pays, soumis à la domination de l'Autriche. Ces petits pays étaient tellement mal gouvernés que leurs chefs eurent presque continuellement à lutter contre la tyrannie autrichienne. Enfin, en 1858, après une lutte héroïque où beaucoup de sang fut répandu, tous les Italiens s'unirent pour constituer un seul et unique royaume.

A l'ouverture des hostilités, l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche formaient ce qu'on appelait la Triple Alliance; mais le gouvernement italien jugea si injuste le prétexte que l'Allemagne invoqua pour déclarer la guerre, qu'il refusa de se joindre à elle. L'Allemagne usa de tous les moyens afin de contraindre son alliée à la suivre; mais ce fut en vain. L'Italie reconnaissant ses véritables amies, la France et l'Angleterre—qui l'aidèrent dans sa lutte pour l'indépendance—se joignit aux Alliés contre sa vieille ennemie l'Autriche.

Comme la frontière entre l'Italie et l'Autriche est très montagneuse, une bonne partie des combats livrés sur ce front

ont été très durs pour les soldats. Ceux-ci ont souffert du froid et de la neige, le climat étant presque aussi rigoureux qu'en Russie; mais les Italiens se sont battus en braves et ont résisté avantageusement aux troupes autrichiennes. On sait aujourd'hui que l'Autriche en a assez de la guerre, qu'elle est menacée d'une révolution; et il semble assez probable qu'elle se rendra bientôt comme l'ont fait la Bulgarie et la Turquie.

Russie. Le grand empire russe occupe la moitié de l'Europe orientale et la partie septentrionale de l'Asie. La Russie ressemble au Canada sous plusieurs rapports. Son climat, ses industries et ses ressources inépuisables sont identiques. Les peuples qui habitent la Russie diffèrent beaucoup de ceux qui vivent en Angleterre, en France ou en Allemagne. Ce sont des Slaves. Ils sont naturellement très fiers de leur langue et de leur nationalité. La population russe est plus considérable que celle de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie prises ensemble. Quand l'Autriche, aidée de l'Allemagne, entreprit en juillet 1914, de menacer la petite Serbie, dont la population se compose en grande partie de Slaves, la Russie protesta; et lorsque la Grande Guerre commença, ses armées se battirent vaillamment. Les pertes en hommes ont dépassé tout ce qui s'est vu dans les autres pays engagés dans le conflit.

En 1917, la révolution éclata en Russie. Le czar, ou empereur, fut détrôné et quelque temps après mis à mort. On forma un gouvernement démocratique. Mais les espions germaniques empoisonnèrent les esprits d'un grand nombre de gens ignorants et pauvres, incitèrent les soldats à tuer leurs officiers et à refuser de se battre. Comme résultat, les Allemands pénétrèrent en Russie, partagèrent cet immense territoire en un certain nombre de pays et mirent à leur tête le gouvernement le plus pervers qu'on puisse voir. Ce gouvernement trahit la majorité du peuple et tous les alliés en concluant la paix avec l'Allemagne.

Tous les meilleurs éléments du peuple russe refusent de se soumettre à un tel gouvernement et sont encore prêts à se battre contre les Allemands. Comme les Alliés envoient des troupes afin d'aider à ces patriotes, souhaîtons que la Russie soit capable de jouer encore un noble rôle dans la guerre.

Etats-Unis Le dernier grand peuple à se joindre aux Alliés est celui des Etats-Unis. Ce pays immense, situé au sud du Canada, est très riche et possède plus de puissantes industries que n'importe quel autre pays au monde.

Dès le début de la guerre, les Etats-Unis aidèrent les Alliés en leur envoyant des vivres et des vêtements, des canons et des obus. Comme plusieurs millions d'Allemands et d'Autrichiens vivent aux Etats-Unis, le président Woodrow Wilson dût agir très prudemment et procéder lentement avant de lancer son pays dans la guerre. Il fallait donner le temps au peuple de bien comprendre l'injustice de la cause des Pouvoirs centraux (l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie) et engager tous les Américains, sans distinction de race ou de croyance, à combattre ces ambitieuses Puissances. La mise à mort d'hommes, de femmes et d'enfants innocents par les sous-marins souleva à tel point l'indignation des Américains que le 6 avril 1917, les Etats-Unis déclarèrent la guerre. Jusqu'à ce moment, on pouvait peut-être douter du résultat final des opérations; mais ce doute disparut complètement lorsque l'on vit toutes les ressources de ce pays immense tomber dans la balance du côté des Alliés.

Les préparatifs des Etats-Unis se firent en très peu de temps. Des millions d'hommes répondirent spontanément à l'appel aux armes, commencèrent l'entraînement et s'embarquèrent pour l'Europe. Actuellement, il y a près de deux millions d'Américains de rendus en France et ce nombre augmente en moyenne de 10,000 par jour. Les fabriques américaines se sont mises à l'œuvre afin de fournir tout le matériel dont les armées ont besoin. Déjà l'effort américain a porté fruit. La dernière offensive entreprise sous la sage et habile direction du maréchal Foch semble avoir mis les barbares en complète déroute. L'Allemagne tremble, le trône du kaiser chancelle, et le gouvernement allemand fait des instances auprès du président Wilson, afin d'obtenir un armistice et finalement la paix. Les Alliés refusent—et ils ont bien raison—de discuter les termes de cette paix avec un gouvernement orgueilleux et sans entrailles qui a conduit son propre peuple à la boucherie pour faire plaisir au parti militaire prussien.

Belgique Plus que tout autre pays engagé dans la guerre, la petite Belgique a mérité et a reçu la sympathie de tout le monde civilisé. Bien qu'elle n'eût aucun intérêt dans les querelles des nations; bien qu'un traité solennel lui garantit sa sécurité contre l'agression des puissances belligérantes, ses terres furent envahies et dévastées, son peuple fut massacré sous le prétexte qu'il avait refusé aux hordes allemandes le droit de passer en territoire belge pour envahir la France. Il ne fit là que son devoir—s'étant engagé à interdire le passage à toute armée de quelque nation que ce soit—et pour avoir fait son devoir, le peuple belge a souffert. Jusqu'à ces derniers temps, la Belgique a été occupée par les Allemands. Aujourd'hui, s'il faut en croire les nouvelles que nous recevons d'Europe, les barbares ont commencé à évacuer les villes et villages. Ces brutes ont commis, partout ou elles ont passé, des atrocités qui les rendent abjectes aux yeux du monde entier.

On ne saurait parler de la Belgique sans saluer son grand roi Albert, sans s'incliner très bas devant la noble et fière figure de l'illustre cardinal Mercier, sans acclamer le vaillant général Leman, le défenseur admirable des forts de Liège, sans joindre dans le même sentiment d'enthousiasme les noms de tous les maires des différentes municipalités. Albert 1er, le cardinal Mercier, le général Leman sont trois personnages immortels dont la postérité gardera pieusement le souvenir.

Serbie C'est en Serbie, un petit pays situé au sud de l'Europe, que jaillit l'étincelle qui alluma la Grande Guerre. Le peuple serbe, ainsi que nous l'avons déjà dit, est de même race que le peuple russe— la race slave. Depuis des siècles, les Serbes ont souffert de la tyrannie de la Turquie; mais ils ont toujours conservé leur esprit national et leur amour de la liberté. Comme la Belgique, la Serbie a beaucoup souffert. Son territoire a été envahi et dévasté; nombre d'habitants ont été massacrés; d'autres sont entre les mains des Allemands. Cependant, l'armée serbe continue à faire partie des troupes alliées. Cette petite armée a beaucoup aidé à provoquer la reddition complète de la Bulgarie et la reconquête de la Serbie. En moins de plusieurs mois, disons même, en moins de plusieurs semaines, il est probable que la Serbie sera complètement débarrassée de ses ennemis.

Outre les nations dont nous venons de parler, la Grande-Bretagne compte plusieurs autres alliés. La Roumanie était de ce nombre; mais elle fut envahie par les Allemands. Toutefois, il peut se faire qu'elle nous revienne. Les autres alliés qui, tous, combattent l'autocratie sont: le Portugal, la Grèce, le Japon, le Monténégro, Saint-Marin, Hedjaz (Arabie), Cuba, Panama, Siam, Libéria, la Chine, le Brésil, le Guatémala, le Nicaragua, Costa-Rica, Haïti et le Honduras. La Bolivie, Saint-Domingue, le Chili, le Pérou, l'Uruguay et l'Equateur ont rompu leurs relations diplomatiques avec l'Allemagne. On peut donc dire que la ligue universelle s'est levée en masse pour défendre la liberté et la démocratie contre des puissances qui avaient rêvé d'asservir le monde.

CHAPITRE III.

L'ALLEMAGNE ET SES INFAMIES.

QUE SIGN.FIERA'T UNE VICTOIRE ALLEMANDE.

On ne juge pas une nation autant par ses paroles que par ses actes. Pa conséquent, si nous voulons savoir pour quels motifs l'Allemagne se bat aujourd'hui, il nous faut étudier ses faits et gestes depuis la déclaration de guerre.

L'Allemagne est une nation militaire. Tout sujet allemand est obligé de servir dans l'armée pendant au moins trois ans. Il résulte de ceci que la caste militaire en Allemagne est très puissante et contrôle presque toutes les administrations. Pendant les quarante ans qui ont précédé la guerre, l'armée, inactive, était devenue très autoritaire. L'Allemagne se bat pour le maintien de ce que nous appelons le MILITARISME.

Vous savez tous ce que veut dire le mot »matamore». C'est un gros et grand garçon qui use de sa force pour effrayer, insulter et frapper les plus faibles que lui sans que ceux-ci l'aient provoqué. Il aime à tourmenter les petits garçons et à les maltraiter. Sa devise est: «La Force prime le Droit.» Tout garçon qui est à la fois un petit homme honnête déteste le matamore. L'Allemagne, depuis quarante ans, a été le matamore ou tyran des petites nations européennes.

La guerre a débuté par la tentative de l'Autriche d'écraser la Serbie. L'Allemagne a tout de suite aidé l'Autriche dans sa besogne malpropre. Quand, respectueuses de leur promesse, la France et la Russie vinrent au secours de la Serbie, l'Allemagne obligea la petite Belgique à laisser passer chez elle les armées teutonnes pour aller attaquer la France. A l'honneur immortel et à la gloire de la Belgique, le brave roi Albert tint tête aux envahisseurs. Mais l'Allemagne, beaucoup plus forte, pénétra dans le territoire belge et non contente de combattre l'armée, mutila, tortura et même massacra les vieillards sans défense, les femmes et les petits enfants. Les soldats allemands

se conduisirent plus mal que des brutes; le kaiser lui-même s'était chargé de leur indiquer quoi faire; il l'a confessé dans une lettre adressée à l'empereur d'Autriche, François-Joseph. Donc, les hordes allemandes, sous la protection de leur ignoble kaiser, sous le commandement de leurs officiers appartenant aux meilleures familles, se ruèrent dans les villes et les villages belges, commirent les crimes les plus honteux, pillèrent les magnifiques châteaux, les demeures paisibles, les grandes universités, les églises et y mirent le feu. L'Allemagne se bat pour maintenir la TYRANNIE.

Comme vous savez, lorsqu'un homme donne sa parole d'honneur à un autre, il est obligé de la tenir. Il en est de même des nations. Pour plus de certitude, elles signent ce qu'on appelle des traités. La Grande-Bretagne considère que les traités qu'elle a conclus sont sacrés et doivent être respectés à tout prix. En cas de guerre, l'Allemagne et l'Angleterre avaient toutes deux promis de protéger la Belgique et de sauvegarder ses droits. Par conséquent, lorsque l'Allemagne attaqua la Belgique, elle trahissait honteusement et il ne nous restait plus qu'à lui déclarer la guerre. L'Allemagne se bat pour le maintien de la TRAHISON.

Chez les nations civilisées, la guerre est menée par les soldats. Si l'Allemagne s'était battue dignement et équitablement, nous aurions encore pour elle du respect. Mais qu'a-t-elle fait? Par ordre de ses gouvernants, elle déchaîna une campagne de terreur au cours de laquelle les pires atrocités furent commises; des milliers d'innocents, y compris des femmes sans secours et des petits enfants, furent délibérément mis à mort. Avec ses sous-marins, elle a coulé, sans avertissement, des navires marchands non armés, laissant périr les passagers et l'équipage; par ses raids en aéroplane, elle a bombardé des villes ouvertes et des hôpitaux de la Croix-Rouge; par la famine et la torture, elle a laissé mourir nos blessés et nos prisonniers tombés entre ses mains. Plus sauvagement cruelle encore, après avoir promis de ne pas le faire, elle a torpillé et coulé nos navires-hôpitaux, noyant ou tuant sans miséricorde nos blessés, nos infirmières et nos médecins. Souvenez-vous que ces crimes ont été commis **par l'ordre des gouvernants de l'Allemagne, par**

50476—3½

l'ordre du kaiser lui-meme! Souvenez-vous d'Edith Cavell! Souvenez-vous du capitaine Fryatt! Souvenez-vous du Lusitania! Souvenez-vous du massacre des Belges à Aerschot et à Louvain! Souvenez-vous des enfants que les barbares allemands ont martyrisés sans pitié! L'Allemagne se bat pour maintenir LA CRUAUTÉ ET LE MEURTRE ORGANISÉS.

Ajoutons à cela que l'Allemagne a traité les peuples conquis comme des esclaves. Ces peuples malheureux ont été pris sans égard au rang, à l'âge ou au sexe et ont été forcés de travailler pour les Allemands dans les tranchées, dans les fabriques, dans les mines, dans les forêts et dans les champs. Affamés, battus et insultés, ils ont été parqués comme des animaux et on les a emmenés dans des régions qui souvent se trouvaient à des centaines de milles de leurs demeures. Sous la main brutale des soldats allemands, des maris ont été séparés de leur femme, des pères et des mères de leurs petits enfants. Afin de se protéger contre nos balles, les soldats allemands ont, plus d'une fois, placé à l'avant de leu s régiments des femmes et des enfants. L'Allemagne se bat pour le maintien de l'ESCLAVAGE.

De plus, les Allemands ont exigé des sommes considérables d'argent des pays qu'ils ont ruinés; ils ont pillé des maisons et des magasins, ils ont volé des trésors artistiques et des meubles de prix; ils ont détruit des églises et des édifices magnifiques qui dataient de plusieurs siècles; ils se sont emparés des fabriques, volant et pillant sans merci. L'Allemagne se bat pour le maintien du VOL.

Tels sont quelques-uns des principes pour lesquels l'Allemagne se bat et à cause desquels elle s'est condamnée aux yeux du monde civilisé. Un brigand est un homme dont les crimes sont si épouvantables qu'ils lui ont valu sa mise hors la loi. Il est permis de le tuer si on le rencontre. Le peuple allemand s'est conduit comme un peuple de brigands et doit être traité comme tel. La meilleure manière de guérir un matamore consiste à lui infliger des châtiments semblables à ceux qu'il aime à infliger aux autres.

Grâce à Dieu, l'Allemagne sera vaincue. Mais qu'adviendrait-il si elle sortait victorieuse de la lutte? Nous verrions alors la Force remplacer le Droit et la Justice s'éteindre à tout

jamais. Nous verrions le triomphe du militarisme et la Liberté ne serait plus qu'un vain mot. Nos sacrifices collectifs et individuels: la perte de parents ou d'amis chéris, nos souscriptions largement versées, nos dons de toutes sortes, tout cela aurait été fait inutilement. La France, l'Angleterre, la Russie, l'Italie et les Etats-Unis assujettis à la volonté de l'Allemagne, à l'idéal et au militarisme germaniques! Plus de liberté pour les petits pays: la Serbie, la Belgique, le Monténégro ou la Roumanie! Tous ces peuples soumis à la cruauté et à la tyrannie allemandes! On a le frisson rien que d'y songer.

Combattons donc jusqu'à ce que l'Allemagne demande grâce. Comme le dit le président Wilson, nous devons lutter «afin d'établir sur des bases solides et inébranlables la démocratie dans le monde», c'est-à-dire, le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. Il ne saurait y avoir ni hésitation ni recul de notre part. Il y a quelque temps, à ceux qui se prononçaient en faveur d'une paix «au moyen d'une entente», M. Lloyd George, premier ministre de la Grande-Bretagne répondit: «Il ne saurait exister de compromis entre la tyrannie et la liberté, pas plus qu'entre le jour et la nuit. Je sais qu'il vaut mieux sacrifier une génération que de sacrifier pour toujours la liberté. Voilà pourquoi nous combattons, et fasse le Ciel que nous luttions ainsi jusqu'à la fin.»

CHAPITRE IV.

LA FORCE EXPÉDITIONNAIRE CANADIENNE ET SES FAITS D'ARMES.

Si l'on exigeait un jour la preuve que la guerre a été imposée aux Alliés, nous n'aurions qu'à répondre: Nous n'étions pas préparés. Ceci était particulièrement vrai du Canada, car dans les premiers mois de 1914, notre pays n'avait aucune armée. Notre milice permanente comptait environ 3,000 hommes dont une partie servait de garnison dans quelques forts et l'autre partie à instruire et entraîner les volontaires. Ceux-ci étaient au nombre d'à peu près 60,000 en 1913; ils étaient partiellement entraînés et suffisamment organisés pour défendre notre sol dans le cas d'une attaque. Mais, à dire vrai, l'entraînement militaire était considéré chez nous comme un passe-temps qui permettait aux jeunes gens d'aller camper pendant une semaine ou deux par année aux frais du gouvernement; et ces frais étaient très limités.

Si les Canadiens manquaient de préparation militaire, d'uniformes et de matériel, ils avaient cependant une fort belle jeunesse, issue du meilleur sang anglais, français, écossais et irlandais, sans parler des émigrés des Iles Britanniques plus récemment installés dans notre pays. Tous ces hommes étaient remplis de patriotisme, de courage, d'enthousiasme et d'abnégation, vertus aussi précieuses dans une longue guerre que les munitions et les canons.

Lorsque, le 1er août 1914, l'Allemagne déclara la guerre à la Russie, le duc de Connaught, alors gouverneur général du Canada, se rendit à Ottawa par train spécial et le cabinet fédéral commença les préparatifs de mobilisation des forces canadiennes. Dans les trois jours qui s'écoulèrent du 1er au 4 août, date de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne, plus de 100,000 hommes avaient offert de prendre du service volontairement. Dans les trois heures qui suivirent l'ouverture des

hostilités, le ministère de la Milice émit des ordres à l'effet de préparer une force expéditionnaire qui irait au front. Aussitôt, dans toutes les cités et villes du Canada, une masse d'hommes et de jeunes gens vinrent assiéger les bureaux de recrutement. On choisit Valcartier comme camp d'entraînement, et de toutes les provinces les volontaires affluèrent en cet endroit. On avait d'abord pensé envoyer 22,000 hommes dans le premier contingent; mais lorsque sonna l'heure du départ, 30,000 soldats étaient prêts à s'embarquer.

C'est au mois de septembre que ces troupes firent la traversée de l'Atlantique. La seconde division ainsi qu'une brigade de cavalerie arriva en France au mois de septembre 1915; la troisième fut organisée en janvier et en février 1916; la quatrième au mois d'août de la même année. De sorte que, en moins de deux ans, le Force expéditionnaire canadienne avait atteint son plein développement avec quatre divisions. Depuis cette époque, le Canada s'est efforcé de maintenir toujours les cadres de son armée au nombre déterminé; c'est un puissant stimulant pour les troupes que de livrer bataille quand les rangs sont complets.

Jusqu'à l'hiver de 1917-18, la Force expéditionnaire canadienne était maintenue entièrement par le service volontaire. Au 30 juin 1917, pas moins de 472,000 hommes avaient volontairement offert d'aller combattre pour la cause de la liberté. Mais au cours de l'année 1917, on se rendit facilement compte que le système du volontariat ne suffirait plus à fournir le nombre nécessaire de recrues et que, puisqu'il fallait entretenir au complet l'effectif des quatre divisions au front, on devait adopter une nouvelle méthode. A son retour d'un voyage en Angleterre et en France, sir Robert Borden annonça qu'une Loi du Service militaire serait présentée au Parlement et qu'en vertu de cette Loi, les renforts nécessaires seraient obtenus par la conscription. Les Canadiens n'approuvèrent pas tout d'abord l'idée de la conscription; mais ils réalisèrent que ce serait lâchement abandonner nos soldats en France si les vides dans leurs rangs n'étaient pas comblés. La loi fut adoptée. Plusieurs des têtes dirigeantes des deux partis politiques, oubliant leurs divergences d'opinion, se serrèrent la main, et formèrent le gouvernement

unioniste. Des élections eurent lieu en décembre 1917 et, avec la Loi du Service militaire comme principal article de son programme, ce gouvernement remporta une éclatante victoire. Par la mise en vigueur de la Loi, au 30 juin 1918, 56,000 hommes furent ajoutés aux forces canadiennes. Ceci portait à 552,600 hommes le nombre de ceux qui avaient pris du service depuis le début des hostilités.

Comme nous l'avons déjà dit, le Canada n'avait aucune armée dans les premiers mois de 1914, et lorsqu'il fut décidé d'aider la mère patrie, jusqu'à nous imposer les plus cuisants sacrifices, notre ministère de la Milice eut à choisir les procédés les plus efficaces afin de constituer l'avalanche de recrues en unités. On adopta une méthode semblable au système «territorial» en vogue en Angleterre depuis quelques années. L'unité d'infanterie est le bataillon qui se compose, en gros, de 1,000 hommes sous les ordres d'un lieutenant-colonel. Le recrutement de ces bataillons fut dans la plupart des cas confié aux officiers des régiments fondés depuis un certain nombre d'années dans notre pays. Toutefois, depuis 1914, de nouvelles unités canadiennes ont été formées qui ont immortalisé notre nom aux yeux du monde entier. Citons, entre plusieurs autres, le fameux "22e," renouvelé dix-huit à vingt fois depuis son départ de chez nous, et dont les officiers fondateurs sont le lieutenant-colonel Gaudet, le lieutenant-colonel de Lanaudière et le major Hudon; le "163e" recruté par le major Olivar Asselin et commandé par le lieutenant-colonel Desrosiers; le régiment «Princess Patricia» fondé par le major Gault; le «25e bataillon», fondé dans les Provinces maritimes; le régiment des chars d'assaut, etc., etc.

Un bataillon se compose de quatre compagnies, chacune sous les ordres d'un major ou d'un capitaine. La compagnie elle-même se divise en quatre pelotons sous les ordres d'un lieutenant qui conduit personnellement ses hommes à la bataille. Quatre bataillons constituent une brigade, sous les ordres d'un brigadier et, finalement, quatre brigades d'infanterie avec cavalerie, artillerie et autres corps de troupe, composent une division. Une division au complet comprend environ 20,000 hommes, officiers et soldats.

La méthode suivie pour initier ces jeunes hommes à la vie militaire consiste à leur faire faire quelques exercices préliminaires au Canada puis à les envoyer en Angleterre terminer leur entraînement. Dans cette guerre, il a fallu enseigner aux soldats plusieurs choses jamais requises auparavant. Aux exercices de manœuvre, culture physique, marche, tir, qui sont depuis longtemps nécessaires, le fantassin d'aujourd'hui doit étudier le combat à la baïonnette, l'emploi et le fonctionnement de deux genres de mitrailleuses, lourdes et légères, l'usage des grenades ou bombes à fusil et à main, la manière de creuser les tranchées et l'art de se protéger contre les affreux gaz asphyxiants. Pour mener à bien un entraînement aussi varié, on a élaboré un programme spécial pour chacune des divisions du service. Une feuille d'entraînement est affectée à chaque soldat; on y inscrit minutieusement ses progrès, le faisant monter de classe en classe jusqu'à ce qu'il soit jugé prêt à partir pour la France.

Lorsque l'infanterie doit se joindre sur le champ de bataille à un bataillon expérimenté, on évalue à quatorze semaines d'entraînement intense et ininterrompu le temps qu'il faut pour permettre aux hommes de prendre place dans les tranchées de premières lignes. Si notre armée est fortement engagée dans le combat et subit de nombreuses pertes, il faut envoyer d'Angleterre des troupes fraîches; de sorte que les bataillons de réserve se trouvent par le fait beaucoup réduits. Dans les périodes de calme, les exigences des premières lignes sont moindres, et les bataillons de réserve peuvent s'entraîner plus librement. Ajoutons que de nouveaux bataillons entiers ne sauraient être entraînés aussi rapidement. L'entraînement rapide est possible seulement quand les bataillons vétérans reçoivent un nombre constant de recrues. Ceci démontre l'importance capitale pour le Canada de ne pas cesser d'envoyer des troupes.

Les Canadiens ont reçu le baptême du feu au printemps de 1915. Ils occupaient un front d'environ trois milles, à six milles au nord-est d'Ypres. Le 22 avril, vers six heures du soir, on rapporta que des vapeurs étranges de couleur verte, avançaient lentement au-dessus des tranchées françaises qui se trouvaient à gauche des tranchées canadiennes. Les Allemands attaquaient

au moyen de gaz asphyxiants. Les turcos et les zouaves, qui occupaient cette partie de la ligne, furent pris de panique et, à demi-étouffés, prirent la fuite. Une brèche d'une longueur de quatre milles se trouvait ouverte dans la ligne des Alliés; le flanc gauche avait pris la clé des champs. Le général Turner replia ses colonnes à angles droits sur un petit bois; mais les Allemands forcèrent cette position. Toutefois, un peu après minuit, les Canadiens contre-attaquèrent et repoussèrent l'ennemi. Pendant toute la journée de vendredi, les Allemands ne cessèrent de bombarder furieusement nos lignes, lançant des gaz à profusion; mais les Canadiens tinrent bon. Ce combat dura près d'une semaine et finalement toute la division canadienne fut retirée. Malgré le chagrin que provoquèrent nos terribles pertes, une vague de fierté passa sur tout le Canada. Sir John French fit le rapport suivant: «La conduite admirable des Canadiens à Langemarck et à Saint-Julien sauva la situation.»

Au mois de mai 1915 eut lieu la bataille de Festubert. Le général Joffre faisait avancer les troupes sur la ville de Lens. Sir John French conçut le plan d'aider à son allié en prenant la crête d'Aubers afin d'empêcher les renforts ennemis d'atteindre Lens. Après dix jours de combat pendant lesquels les Canadiens essuyèrent un feu continuel, les Allemands furent chassés de positions puissamment fortifiées et, sur un front de quatre milles, nos soldats firent une avance de 600 verges.

En juin 1915, se déclencha la furieuse bataille de Givenchy. Les Canadiens la gagnèrent; mais à cause du manque d'hommes et à défaut d'appui de l'artillerie, ils ne purent conserver que très peu du terrain conquis.

Au cours de la bataille de la Somme, qui commença le 1er juillet 1916 et dura six mois, les Canadiens, sous le commandement de sir Julian Byng, eurent l'honneur de prendre Courcelette et la Ferme Monquet, repoussant les positions allemandes à une profondeur maximum de 2,000 verges et capturant 1,200 prisonniers.

Vimy! Quel canadien, grand ou petit, a pu lire sans émotion ce qui s'est passé à Vimy? La crête de Vimy est une bande de terre élevée d'environ six milles de longueur et deux

milles de largeur. Elle fut occupée par les Allemands en 1914, et était l'un de leurs points principaux d'évolution sur leur ligne de feu. Le 9 avril 1917, le lundi de Pâques, sous une aurore froide et grise, l'attaque commença, et vers trois heures de l'après-midi les Canadiens étaient maîtres de la position entière. Ils avaient fait en même temps 4,000 prisonniers et pris quantité de canons et de munitions.

De toutes les batailles auxquelles les Canadiens prirent part, celle de la Côte 70, ou de Lens, fut la plus dure. Lens est une ville remarquable par ses mines de charbon, et elle était très convoitée par les deux parties belligérantes. En juin et de nouveau en août les Canadiens s'emparèrent de postes très importants.

Du 25 octobre au 10 novembre 1917, les Canadiens se couvrirent de gloire en prenant la crête de Passchendale qui domine toute la plaine au delà.

Au cours de l'offensive lancée le 14 août 1918 et qui se continue sans cesse, le corps d'armée canadien a été fortement engagé dans la lutte. Il a ajouté un nouveau lustre à sa déjà longue liste de faits glorieux en rompant la ligne allemande sur un front de cinq milles entre Quéant et Drocourt, un exploit considéré «plus grand que Vimy». Nombre de fois le maréchal Foch, confiant dans le courage des Canadiens, leur a commandé de monter à l'assaut afin d'opérer dans la ligne allemande une brèche par laquelle les troupes impériales pourraient avancer. Les carabiniers canadiens à cheval furent les premiers à pénétrer dans le ville de Cambrai.

Mais ce n'est pas seulement sur le front occidental que les Canadiens se sont battus pour sauver le Canada et le monde de la barbarie. Bien plus d'un quart des pilotes de combat et des observateurs dans le Corps royal d'Aviation sur les divers fronts de bataille sont des Canadiens. Aviateurs et artilleurs de notre Dominion ont aidé à chasser les Autrichiens de l'Italie et les Bulgares de la Serbie. Des officiers, des soldats et des médecins canadiens sont entrés à Bagdad avec le général Maude, à Jérusalem et à Damascus avec le général Allenby. Des médecins et des ingénieurs canadiens ont servi sous les ordres des généraux Botha et Smuts lorsqu'on enleva à l'Allemagne ses

colonies africaines. Des troupes canadiennes sont parties récemment pour la Sibérie. Partout où la Grande-Bretagne a combattu l'Allemand et ses machinations infernales les Canadiens l'ont suivie et l'ont aidée. On pourrait écrire des volumes, et l'on en écrit actuellement, sur la glorieuse conduite des troupes canadiennes. On pourra en raconter bien davantage d'ici à la fin de la guerre. Les soldats canadiens ont fait jaillir sur eux-mêmes et sur leur pays une gloire immortelle. Ils ont accompli leur devoir magnifiquement.

CHAPITRE V.

BESOINS D'UNE ARMÉE EN CAMPAGNE.

Peut-être plusieurs garçons et fillettes ne réalisent pas quel grand nombre d'hommes représente un demi million. Songez que le corps d'armée canadien est plus considérable que les populations réunies des villes de Québec, Ottawa, Halifax, Saint-Jean, N.-B., Hamilton et London. Si l'on mettait tous ces hommes, à côté l'un de l'autre, cela formerait une ligne de cent quarante milles de longueur. Tous ces soldats doivent être nourris, habillés; il faut les pourvoir de fusils, de munitions et en prendre soin lorsqu'ils sont malades ou blessés.

Rappelez-vous aussi qu'il faut transporter en France ou en Angleterre tout ce qui sert à nos hommes. La France peut à peine produire assez de nourriture pour son propre peuple et ses troupes; l'Angleterre ne peut pas en produire suffisamment. Six ports français ont été mis à la disposition des troupes anglaises; trois pour approvisionner l'armée du nord et trois, celle du sud. On appelle ces ports des bases de ravitaillement et dans chacun arrivent des denrées diverses. Dans l'un, on ne reçoit que le fourrage pour les chevaux, la viande frigorifiée et la farine; dans un autre, ce sont des munitions, et ainsi de suite. Tous ces ports sont reliés à un chemin de fer sur lequel on transporte les denrées aux divers dépôts d'approvisionnements situés à l'arrière du front. A ces dépôts, on se sert de camions automobiles ou de petits chemins de fer pour effectuer le transport. Finalement, on utilise des chevaux et des mules qui font partie d'un train d'approvisionnement de division. Ce train se compose de 455 hommes, 375 chevaux ou mules et 198 voitures. De ces trains de division, la nourriture est remise aux brigades puis au quartier-maître du bataillon. Il la divise en cinq parties dont l'une est envoyée aux quartiers généraux et les autres à chacune des quatre compagnies. Ces viandes fraîches, le thé, le café et la farine sont remis aux cuisiniers de la compagnie. Le soldat

ne porte avec lui que ce qu'on appelle les «rations sèches» comme le pain, les conserves, les confitures, les biscuits et les marinades.

Savez-vous quelle nourriture mangent nos soldats? La meilleure, la plus substantielle, et ils en ont en abondance. D'abord, on leur donne de la viande, fraîche ou frigorifiée. Chaque soldat a droit à une livre tous les jours. De plus, on lui sert quatre onces de bacon, généralement à son déjeuner. Afin de compléter les rations de viande, on lui donne aussi de la saucisse, provenant des fabriques appartenant au gouvernement, du lard et des fèves. On lui sert également du poisson, dont une bonne quantité vient du Canada. Le pain compte beaucoup dans la nourriture du soldat. Il en reçoit une livre par jour, ou dix onces de biscuit, ou une ration équivalente composée des deux. Le pain à l'usage de l'armée canadienne est préparé aux boulangeries qui se trouvent à Boulogne. Ces boulangeries cuisent chaque jour 220,000 pains de deux livres chacun, et l'on emploie la meilleure farine canadienne, celle que nous mangions nous-mêmes avant la guerre. Les autres item au menu jour er du soldat canad en sont: dix onces de riz, deux onces de beurre serviestrois fois par semaine, trois onces de confitures, cinq huitièmes d'une oncede thé ou de café, deu x onces de fromage, deux onces de gruau trois fois par semaine, trois onces de sucre, une once de lait condensé, une once de marinades trois fois par semaine, deux onces de pommes de terre, huit onces de légumes frais—quand on peut s'en procurer—ou deux onces de légumes séchés.

Tout comme pour les civils, la nourriture est ce qu'il y a de plus indispensable pour les combattants. Si vous vous donnez la peine de compter les voitures qui passent devant votre maison ou devant votre école, ou de compter les magasins dans votre ville, vous découvrirez que les trois quarts servent, de quelque manière, à nourrir la population. Puisque la nourriture nous est aussi nécessaire, à nous qui vivons paisiblement à la maison, combien plus ne l'est-elle pas à nos soldats exposés à tous les temps, qui souffrent souvent du froid et de l'humidité, qui dorment peu régulièrement et qui sont constamment sous une grande tension nerveuse?

Après la nourriture vient le vêtement. Tout soldat a besoin d'un uniforme—tunique, pantalons, bandes molletières, chaussures, bas, sous-vêtements, casquette, pardessus, et plusieurs autres choses. Presque tous ces articles sont confectionnés en laine. Vous savez qu'on obtient la laine des moutons; mais peut-être ne savez-vous pas que bien peu de laine neuve est employée dans la fabrication d'une pièce de drap. Les vieux draps de laine sont convertis en chiffons, et cette laine est utilisée un grand nombre de fois. Mais dans cette guerre, une grande quantité est perdue à tout jamais, et c'est une des raisons pour lesquelles la laine est actuellement si rare et si dispendieuse.

Dressons une liste des nombreuses choses dont notre armée a besoin.

Ce qu'il faut à 500,000 soldats.

400,000 carabines et baïonnettes.
4,000 mitrailleuses.
1,100 canons de campagne.
80,000,000 de cartouches pour chaque bataille.
1,250,000 obus et shrapnels par heure.
100,000 chevaux.
65,000 mules.
4,000 voitures et camions.
500,000 petits paquets de coton à pansements.
500,000 bidons.
1,000,000 d'uniformes—tuniques, pantalons, bandes molletières, sous-vêtements, ceintures.
500,000 casquettes.
500,000 casques d'acier.
500,000 masques protecteurs contre les gaz.
1,000,000 de paires de chaussures en cuir.
500,000 paires de chaussures en caoutchouc.
500,000 havresacs.
500,000 couvertes imperméables.
1,000,000 de couvertes ordinaires.
2,000,000 de paires de bas.

500,000 livres de viande par jour.
500,000 livres de pain par jour
250,000 livres de légumes par jour.
1,000,000 de chopines de thé ou café par jour.
500,000 tasses.
500,000 assiettes.
500,000 couteaux.
500,000 fourchettes.
500,000 cuillers.

On doit pourvoir de plus à abriter les soldats qui demeurent à l'arrière du front ou qui vont se reposer à tour de rôle. Dans ce but, on a construit des milliers de huttes portatives, en fer galvanisé et en bois. Il faut prendre bien soin des blessés, et l'on a organisé à cette fin un magnifique service d'hôpitaux—stations de pansements sommaires, stations d'évacuation, hôpitaux de base et asiles pour les convalescents. Plus de 125,000 cas ont passé par ces hôpitaux depuis le commencement de la guerre.

Voyons maintenant ce que quatre **timbres d'économie** ($1.00) peuvent faire pour aider à cette armée. Quatre timbres d'économie serviront à nourrir un soldat pendant deux jours ou deux soldats pendant une journée; ils achèteront deux livres d'explosifs puissants, ou une paire de bas ou 26 cartouches à carabines; ils pourvoiront à l'achat de vaccin pour préserver 20 hommes de la variole, ou de vaccin pour préserver 12 hommes contre la fièvre typhoïde; ou bien ils serviront à payer le compte de guerre du Canada pendant $\frac{13}{450}$ d'une seconde. Pouvez-vous douter maintenant de la nécessité qu'il y a pour vous d'économiser votre argent? Pensez donc à la valeur qu'auront les **timbres d'économie** après la guerre, puisqu'ils serviront à faire enseigner aux soldats de nouveaux métiers leur permettant ainsi d'améliorer leur position, et aussi puisqu'ils contribueront aux grands travaux de reconstruction.

CHAPITRE VI.

POURQUOI FAUT-IL MÉNAGER LES ALIMENTS ET LE COMBUSTIBLE.

Dans la grande ville de Rome, en Italie, siège la Commission internationale des Céréales composée d'hommes représentant les divers pays amis des Alliés. Chacun de ces pays fait parvenir à ce bureau des rapports réguliers de la production probable de blé, d'avoine, d'orge, de riz et des autres céréales. Après avoir calculé les quantités mentionnées dans ces rapports, cette commission peut dire jusqu'à quel point l'approvisionnement servira les besoins des Alliés. Par suite des effets de la guerre sur la production des vivres, il est presque certain que durant l'hiver qui approche, des millions de pauvres gens en Russie, en Pologne, en Serbie et en Roumanie mourront de faim. De plus, en France, en Italie et même en Grande-Bretagne, le pain et les autres aliments seront très rares, à moins que nous, au Canada et aux Etats-Unis, soyons disposés à ménager ces aliments le plus possible.

Pourquoi les vivres sont-ils si rares? Parce que des millions d'hommes qui, auparavant, cultivaient la terre ou aidaient, d'une autre manière, à produire ces vivres, combattent actuellement sur les champs de bataille, ou bien sont malades, blessés ou morts. Même les champs de bataille étaient, avant les hostilités, des fermes fertiles qui produisaient une grande quantité de céréales et de légumes. C'est aussi un fait que nombre d'hommes qui travaillaient à la production alimentaire ont dû s'engager dans des fabriques pour y manufacturer tout le matériel requis afin de mener la guerre avec succès. Il en est résulté que des vieillards, des femmes, des garçons et des filles ont été obligés de travailler aux champs, et comme ils ne sont pas expérimentés, les récoltes dans plusieurs parties du monde ne sont plus aussi abondantes qu'avant. En outre, il n'a pas été possible, durant la guerre, d'obtenir des engrais en assez forte quantité, et il s'en est suivi

que la terre est devenue de moins en moins productive chaque année. Il faut noter également qu'en Russie et dans les Balkans, la production est beaucoup moindre qu'ailleurs à cause du climat très capricieux de ces régions. Il ne faut pas oublier non plus que des centaines, des milliers de tonnes de provisions de tout genre ont été coulées au fond de l'océan par les sous-marins boches.

Non seulement on produit moins de vivres; mais une bonne partie de ceux qu'on produit ne sont pas disponibles à cause de la pénurie des moyens de transport. Par exemple, l'Australie possède dans ses entrepôts, depuis plusieurs années, du blé qu'il est impossible de se procurer, car les navires manquent pour le transporter à ceux qui en ont besoin. C'est pour la même raison que le sucre est rare au Canada. Les navires disponibles en temps de paix sont utilisés en temps de guerre pour transporter les hommes et les matériaux sur les champs de bataille.

Nos soldats sont mieux nourris que plusieurs d'entre eux ne l'étaient avant la guerre. Ils mangent probablement plus d'aliments nutritifs qu'ils ne le faisaient en temps de paix. Ne le méritent-ils pas? Notre sécurité est entre leurs mains. Il ne faut pas qu'ils s'aperçoivent de la rareté des vivres. Ne ménagerons-nous pas avec joie la nourriture, ne mangerons-nous pas moins, ne ferons-nous pas attention de ne rien jeter qui puisse être utilisé, afin que nos défenseurs ne manquent de rien? La plupart des gens sont habitués à manger plus que c'est nécessaire sous le prétexte de se conserver forts et bien portants. Ménager les aliments non seulement améliore la santé, mais encore aide directement à gagner la guerre. Par exemple, si le transport des vivres requiert moins de navires, il en faut davantage pour transporter les soldats américains en Europe, et le plus rapidement ces soldats seront débarqués en France, le plus vite la guerre sera gagnée. De plus, si l'on consommait moins de nourriture, plusieurs de ceux qui la produisent pourraient employer leur temps à fabriquer des munitions.

Pour des raisons identiques, nous devrions ménager le combustible. Tant d'hommes ont été enlevés des mines pour aller combattre ou pour travailler aux munitions, qu'il n'est plus pos-

sible d'obtenir autant de charbon qu'auparavant. Comme plusieurs usines servant à la fabrication du matériel de guerre ont surgi dans tout le Canada et aux Etats-Unis, il faut nécessairement un surplus de charbon pour leur permettre de fonctionner. Quelques bonnes raisons de conserver le combustible sont donc les suivantes: (1) parce que l'abattage du charbon est plus rare, (2) parce qu'il faut un surplus de charbon pour fabriquer le matériel de guerre, (3) parce que, moins on utilisera les chemins de fer pour transporter tout le charbon dont on peut avoir besoin comme combustible dans les maisons, plus on pourra s'en servir pour transporter plus rapidement les troupes et les munitions; enfin (4) parce que si l'on ménage le charbon, on sauvera de l'argent, et cet argent est nécessaire pour gagner la guerre.

CHAPITRE VII.

CE QUE COÛTE LA GUERRE ET COMMENT ON EN SOLDE LES FRAIS.

La folie criminelle de l'Allemagne a porté la douleur et l'angoisse, la souffrance et le chagrin dans des millions de demeures du monde entier. Sa soif de domination a entraîné le sacrifice de plus de dix millions d'êtres les mieux constitués de l'Europe. Près d'un million et demi de Français sont morts pour la défense glorieuse de leur grand et beau pays. Près d'un million d'Anglais de la mère patrie et de sujets britanniques des Dominions ont consommé leur vie pour sauver l'empire. Plus de quarante mille Canadiens ont été fauchés en défendant leurs idéals. Tel est le coût réel de la guerre, un coût si lourd que seule notre confiance suprême dans la justice de notre cause et la connaissance parfaite que notre liberté ne pouvait être maintenue qu'à ce prix, nous rendent capables de le supporter.

La guerre, qui a immolé tant de vies humaines, qui a provoqué tant de souffrances, a exigé également la dépense, en très peu de temps, de sommes les plus fantastiques. Si l'on considère la valeur de la propriété détruite, les pertes, en argent, qu'ont subies les puissances belligérantes, par suite de la diminution de production causée par l'arrêt soudain de millions de producteurs, et les pertes infligées par suite de la dislocation du commerce, le total est si fabuleux qu'on ne saurait l'imaginer. Si l'on considère seulement les sommes affectées par les nations en guerre à l'entretien de leurs armées et de leurs flottes ainsi qu'à la conduite actuelle de la guerre, on se trouve en présence de sommes si considérables qu'il est presque impossible de s'en faire une idée. La Grande-Bretagne dépense environ trente millions de dollars par jour en frais de guerre. La France en dépense environ vingt millions. L'Italie et les nations alliées de moindre importance dépensent presque autant, si l'on tient compte des proportions de leurs ressources. Les Etats-Unis,

le dernier grand pays qui soit entré en guerre, dépensent billions sur billions pour l'entretien de leur armée et de leur marine. Le Canada fait sa part, et c'est dans l'effort du Canada que les Canadiens sont tout particulièrement intéressés.

Plus d'un demi million d'hommes ont pris du service dans l'armée canadienne. Vous avez lu un résumé de ce que requiert une telle agglomération d'hommes: Uniformes, chaussures, fusils, munitions, vivres, chevaux, harnais, voitures, camions automobiles, services d'hôpitaux—pour ne mentionner de nouveau que quelques-uns des item principaux—sont nécessaires en grandes quantités. Le gouvernement est obligé d'acheter tout cela et bien autre chose, pour nos hommes. Il lui faut payer les soldats et les allocations à leurs dépendants afin de permettre à ceux-ci de vivre pendant que leurs gagne-pain risquent leur vie pour la défense de notre pays. En 1916, alors que notre armée était de beaucoup moins considérable qu'aujourd'hui, le gouvernement a dépensé près de $5,000,000 en chaussures seulement. Le transport de nos hommes, par mer et par terre, coûte plus de $8,000,000. L'armée a reçu plus de $100,000,000 en solde. Il a fallu environ $8,000,000 pour acheter des fusils et des munitions. Les camions automobiles et les ambulances ont coûté plus de $1,500,000. Ces exemples démontrent clairement pourquoi le Canada a eu et aura besoin de très grosses sommes d'argent pour continuer la guerre.

Au fur et à mesure que la guerre persiste et que nos armées augmentent, le coût d'entretien, etc., grandit en proportion. Du commencement des hostilités au 31 mars 1918, le Canada a dépensé près de $878,000,000 pour des fins de guerre. Cette année, nos frais de guerre s'élèveront à environ $425,000,000 —c'est-à-dire, à bien plus d'un million de dollars par jour.

Un million de dollars par jour! Etes-vous capables d'imaginer ce que présenterait cette somme mise en liasses de billets neufs de un dollar? Supposons que vous possédiez ces liasses et que vous puissiez les empiler l'une sur l'autre. Eh bien! votre pile s'élèverait à plus de quatre cents pieds dans les airs; elle serait presque aussi haute qu'un immeuble de trente étages. Supposons maintenant que vous preniez ce million de billets

et que vous les déposiez bout à bout sur le sol de manière à former une sorte de ruban; il vous faudrait marcher plus de cent douze milles pour placer votre dernier billet. Supposons encore que vous fassiez un tapis carré avec tous ces billets; la surface recouverte ainsi mesurerait plus de trois acres et demi. Supposons toujours que vous vous présentiez à une banque pour retirer un million de dollars en billets d'un dollar, il vous faudrait attendre près de deux mois afin de donner le temps au commis de compter les billets. Cependant, cette grosse somme d'argent n'équivaut pas à ce que le Canada dépense par jour en frais de guerre.

A la fin de cette année, nos frais de guerre s'élèveront à un billion trois cent millions de dollars. On vous a démontré ce que signifie un million de dollars en espèces; vous pouvez vous faire maintenant une idée de la somme que le Canada aura dépensée pour la guerre jusqu'au 31 mars 1919. Si vous faisiez une pile, en employant cette fois-ci des billets de dix au lieu de billets de un dollar, cette pile s'élèverait dans les airs à une hauteur de plus de dix milles. Imaginez un immense coffre-fort de quarante pieds de longueur, de quarante pieds de largeur et de dix pieds de hauteur. Représentez-vous maintenant des billets de dix dollars entassés aussi fortement que possible dans ce coffre-fort, et vous aurez une idée de la somme qu'il faudra au Canada pour payer ses frais de guerre le 31 mars 1919. Si l'on faisait un ruban de ces billets de dix dollars, ce ruban atteindrait une longueur de quatorze mille cinq cents milles—c'est-à-dire, plus de la moitié de la distance à parcourir pour faire le tour du monde.

Lorsque la guerre éclata en 1914, le revenu du Canada s'élevait à un peu plus de $130,000,000. Ce revenu suffisait au pays en temps de paix; mais en vue des exigences de la guerre cette somme est devenue aujourd'hui insuffisante. Le gouvernement a pris immédiatement des mesures pour augmenter le revenu; il a imposé des taxes plus élevées sur certains articles de luxe. En 1915, on a prélevé une taxe sur les billets de chemins de fer et de navigation, sur les télégrammes, les mandats d'argent, les chèques et les remèdes brevetés. Une augmentation du tarif postal a accru considérablement le

revenu de ce chef. La même année, on a augmenté les droits d'exportation et d'importation, et l'on a imposé une taxe sur le thé et le café, sur les profits d'affaires et sur les revenus particuliers. Ces augmentations ont porté le revenu du Canada, pour l'exercice clos le 31 mars 1918, à plus de $260,000,000, soit près du double de son revenu pour la première année de la guerre. Cette année, il sera encore plus considérable que cela.

Vous pouvez constater immédiatement que le revenu du Canada, si considérable qu'il soit, ne l'est pas encore assez pour solder les frais entraînés par la guerre. Une grande partie de cette somme est affectée à l'administration civile du pays. Les deux dernières années, le Canada n'a pu affecter que $113,000,000 de son revenu aux frais de guerre. Les dépenses de guerre, jusqu'à date, se sont élevées à plus d'un billion de dollars, ce qui laisse une balance de $900,000,000 qu'on n'a pu payer à même le revenu. Le gouvernement a obtenu cet argent en négociant des emprunts.

Le Canada est immensément riche en ressources naturelles. Ses mines et ses forêts, ses fermes et ses lacs, sont des sources de richesses quasi inépuisables. Afin de rendre ces ressources accessibles et les développer, il a fallu de l'argent pour construire des canaux et des chemins de fer, des usines et des fabriques. Cet argent nous fut prêté par la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, car ces pays étaient extrêmement riches et très anxieux de placer à bon escient les fonds qu'ils avaient de surplus. De sorte que, avant la guerre, quand le gouvernement canadien avait besoin d'argent pour développer le pays, il n'éprouvait aucune difficulté à se le procurer soit de la Grande-Bretagne, soit des Etats-Unis.

Lorsque la guerre éclata sur le monde comme un bolide éclate dans l'espace, notre gouvernement tourna naturellement les yeux vers la Grande-Bretagne et les Etats-Unis en vue d'obtenir l'argent nécessaire au paiement des frais de guerre du Canada. Au début des hostilités, le Canada réussit à avoir $307,000,000 de la mère patrie et des Etats-Unis. Au fur et à mesure que la guerre durait, les appels à la mère patrie se firent de plus en plus nombreux, et le Canada fut prié d'em-

prunter ailleurs si c'était possible. Les difficultés d'obtenir de l'argent des Etats-Unis grandirent elles aussi. Ces considérations incitèrent le gouvernement canadien à tenter d'emprunter des Canadiens eux-mêmes les fonds dont il avait besoin.

En 1915, 1916 et 1917, les Canadiens ont souscrit $336,000,000 à «trois emprunts de guerre». Encouragé par ce succès, le gouvernement commença, le 1er décembre 1917, à recueillir des souscriptions pour le «premier emprunt de la Victoire», chaque obligation portant un intérêt de 5½%. Avec la coopération des banques, des comités d'hommes d'affaires et des citoyens en général, cet emprunt réussit sur toute la ligne. 820,035 Canadiens prêtèrent au gouvernement $398,000,000. Avec cet argent, on a réglé tous les frais de guerre jusqu'au 31 mars 1918, et il est resté une forte balance à employer cette année.

Les avantages d'emprunter de l'argent au pays sont multiples. Les fortes sommes versées en intérêt sur les emprunts sont distribuées parmi les Canadiens au lieu d'aller enrichir les étrangers. Le désir d'aider à gagner la guerre en prêtant au gouvernement et la facilité de faire un placement de tout repos, encouragent l'économie. Les Canadiens qui portent des obligations du gouvernement comprennent plus que jamais qu'ils ont un enjeu personnel dans le bien-être de leur pays.

La distribution d'obligations du gouvernement au sein d'une nombreuse population est une source de force et de solidarité vraiment nationales.

Depuis le commencement de la guerre, le revenu du Canada a doublé. Tout en faisant face à l'augmentation des taxes, les Canadiens ont prêté à leur gouvernement plus de $750,000,000. En dépit de ces exigences très lourdes, ils ont accru leurs dépôts d'épargne dans les banques de $270,000,000. Ceci est un magnifique record pour notre pays, un exploit qu'on n'aurait jamais cru possible de réaliser il y a cinq ans. Nous avons lieu d'être fiers de pouvoir marcher sans l'aide de personne et de régler nos frais de guerre avec nos propres deniers. Nous avons bien réussi, mais nous ne devons pas nous arrêter là. La guerre nous imposera des sacrifices de plus en plus lourds; nous sommes tous confiants que les Canadiens sauront triompher

de toutes les circonstances adverses et abattre toutes les difficultés avec un esprit semblable à celui que nos troupes ont montré lorsqu'elles ont acquis la réputation d'être, pour leur nombre, la plus formidable unité de combat qui soit au front. Notre tâche au pays est moins glorieuse que la leur; mais elle est aussi essentielle. Leurs succès dépendent de nos efforts. Tout Canadien doit se faire un impérieux devoir d'épargner autant que possible et de prêter son argent au gouvernement pour lui permettre de continuer la guerre. C'est la seule manière de maintenir notre armée. C'est de cette seule manière que le Canada peut contribuer sa part en aidant aux forces civilisées à vaincre les boches. C'est la seule manière pour le Canada d'accomplir son devoir envers lui-même et envers l'empire.

CHAPITRE VIII.

IMPORTANCE DE L'ÉPARGNE.

Pendant les vingt années qui ont précédé la guerre, le Canada a progressé et prospéré d'une façon extraordinaire. Le développement de ses mines et de ses industries, l'exploitation de ses forêts, l'augmentation considérable de ses richesses agricoles par l'apport des provinces de l'Ouest, et l'augmentation très rapide de sa population, par suite d'une forte immigration annuelle, ont stimulé le commerce et les industries dans tout le Dominion. Le travail a été abondant, la main-d'œuvre rare et les gages élevés. Les affaires sont devenues de plus en plus profitables. Comme résultat naturel, notre manière de vivre s'est améliorée; toutes les classes de la population ont exigé de meilleures habitations, de meilleurs vêtements et une meilleure nourriture. Des choses qui, il y a vingt ans, étaient considérées articles de luxe pour l'homme riche, sont aujourd'hui à la portée de tous et jugées nécessaires.

Une telle rapidité dans le progrès et cette remarquable prospérité n'ont pas été sans entraîner avec elles un réel danger. L'argent trop facilement gagné est aussi facilement dépensé. Trop souvent, on a négligé d'épargner, et dans bien des cas, surtout dans nos villes, l'imprévoyance et l'extravagance ont remplacé la prévoyance et l'économie, deux vertus naturelles aux Canadiens d'autrefois, alors que les conditions de vie étaient pénibles et l'argent rare. Les sommes dépensées en automobiles, amusements de tous genres, primeurs hors saison, vêtements riches et le reste, ont augmenté par bonds et par sauts. Tout le continent de l'Amérique septentrionale a joui d'une prospérité sans pareille et a sacrifié des sommes folles pour acquérir des articles de luxe de tout genre.

De son côté, la guerre a rendu le Canada plus prospère que jamais. Nos fabriques travaillent à remplir des commandes dont le chiffre était inconnue chez nous jusqu'ici. Nos ouvriers reçoivent des gages qu'autrefois ils n'auraient jamais

osé rêver recevoir. Plusieurs maisons d'affaires font de l'argent mille fois plus vite qu'il y a quatre ans. Nos fermiers touchent les plus hauts prix pour leurs produits. Notre commerce s'est accru de deux fois et demie depuis le commencement de la guerre. Le pays regorge d'argent. Jamais notre Dominion n'a été aussi riche; jamais on n'a été aussi tenté de dépenser au delà de ses moyens; et cependant, jamais dans l'histoire du Canada, n'a-t-on traversé une époque où l'économie fut plus nécessaire qu'à présent. Notre prospérité actuelle, notre succès dans la guerre, notre bien-être futur, on peut presque dire l'existence même de notre pays, dépendent de notre volonté à repousser toutes les tentations de dépenser inutilement et à vivre dans la plus stricte économie pour mettre nos épargnes au service du Canada.

L'opulence du Canada pendant cette guerre est due, en grande partie, aux achats colossaux que la Grande-Bretagne a faits chez nous pour ajouter à ce qui manquait à ses propres ressources. Elle a retenu à des prix très élevés, tous les vivres dont le Canada pouvait disposer. La quantité de munitions et de provisions qu'elle a acquise n'a été limitée que par la capacité de nos fabriques à fournir ces denrées. Pendant les premiers trois ans de la guerre, la Grande-Bretagne réglait ses achats au comptant. Vers 1917, cependant, ses obligations s'étaient accrues à ce point qu'elle ne put continuer plus longtemps cette méthode. La cessation brusque des commandes de guerre de la mère patrie aurait entraîné la ruine commerciale du Canada. Il nous eut été absolument impossible de prélever les fortes sommes requises pour régler la part que nous avions assumée dans cette guerre. Il fallait donc trouver des moyens en vertu desquels le Canada pourrait accorder le crédit nécessaire à la Grande-Bretagne afin de lui permettre de continuer ses achats ici.

Depuis le commencement de la guerre, les Canadiens avaient accru leurs dépôts d'épargne en banque de plus de $270,000,000; ils avaient largement souscrit aux emprunts du gouvernement canadien. De sorte que notre gouvernement résolut de prêter à la Grande-Bretagne $25,000,000 par mois pour l'aider à payer les vivres et les provisions qu'elle achetait

au Canada. Nos banques canadiennes prêtèrent dans le même but $200,000,000 au gouvernement britannique. De cette manière la mère patrie a pu continuer ses achats au Canada. Nos fabriques n'ont cessé de produire, tout notre surplus de vivres s'est écoulé immédiatement sur le marché anglais, et notre peuple a touché l'argent pour toutes les marchandises qu'il avait exportées. On a ainsi évité un réel désastre en employant sagement les épargnes du peuple canadien.

Les Canadiens ont actuellement une tâche formidable à accomplir. Il leur faut payer à la Grande-Bretagne les marchandises qu'ils achètent chez elle. L'année dernière, la somme s'est élevée à $81,000,000. Il faut qu'ils paient l'intérêt sur les emprunts qu'ils ont négociés en Grande-Bretagne, ces emprunts équivalant à $135,000,000 par an. Ils sont tenus de verser chaque année environ $350,000,000 pour des marchandises achetées aux Etats-Unis, et de faire des paiements substantiels d'intérêt sur les emprunts qu'ils ont faits dans notre pays. En plus des fonds qu'il a en main et de son revenu annuel, on évalue à $280,000,000 la somme dont le gouvernement du Canada aura besoin pour solder les frais de guerre du pays et régler le compte de notre commerce d'exportation. Pas un seul sou de ceci ne peut être emprunté à l'étranger; les Canadiens sont obligés de faire ces paiements énormes avec leurs propres économies. Il n'y a pas d'autre alternative.

Rappelez-vous que toute somme, petite ou grande, compte. Chaque sou dépensé inutilement est une perte réelle pour le pays. Si chaque enfant d'école, fille et garçon, au Canada, se donnait la peine d'économiser ne fut-ce que cinq cents par semaine, cela signifierait, au bout de l'année, une économie globale de $3,500,000—assez pour payer plus d'un million et demi de boisseaux de blé pour la Grande-Bretagne. Si chaque citoyen du Canada économisait onze cents par jour, le gouvernement aurait, de ce fait, tout l'argent additionnel nécessaire pour payer les dépenses de guerre de l'année. Plusieurs d'entre nous peuvent faire mieux que cela, d'autres peut-être moins bien; mais si tous nous le voulons, l'argent dont notre pays a si grandement besoin sera trouvé.

Economie ne veut pas dire nécessairement épargne d'argent. Il s'agit plutôt d'économiser, de ménager les choses que l'argent peut procurer. La richesse réelle de notre pays consiste principalement dans tous ses produits—aliments, métaux, bois et fabriques. Plus le rendement de ceux-ci sera grand, plus la richesse de notre pays sera grande. Une certaine partie de ces produits est requise pour la consommation domestique, le reste est vendu à l'étranger. En vendant aux autres pays, cela nous permet de payer pour les marchandises qu'ils nous vendent. En leur vendant plus que nous achetons, nous nous trouvons à réaliser un revenu égal à la différence. C'est clair que moins grande est la consommation chez nous, plus grande sera la vente à l'étranger et plus considérable sera notre revenu.

Augmentation de production signifie augmentation d'exportations. Augmentation d'exportations signifie augmentation de cichesses dans notre pays. Augmentation de richesses signifie arpacité plus grande pour supporter l'énorme fardeau de la guerre. La manière la plus efficace d'augmenter la production consiste à épargner la main-d'œuvre, c'est-à-dire, à faire en sorte que toute la main-d'œuvre disponible fournisse le plus fort rendement. Tout homme, toute femme, tout garçon, toute fille, au Canada, est obligé par devoir d'aider à l'augmentation de la production au pays. Les jardins de guerre qui, cette année, ont produit pour environ $60,000,000 de denrées alimentaires, démontrent ce qu'on peut faire en employant ses loisirs et la main-d'œuvre à un travail utile. Une bonne partie de ce succès magnifique est due aux efforts des garçons et des fillettes du Canada. Ils se sont mis également au service des cultivateurs, et ont ainsi aidé à placer le Canada en belle posture pour supporter facilement son lourd fardeau. Le travail ainsi exercé est une réelle économie. On a ménagé des vivres pour nos alliés, de l'argent pour les Canadiens, des hommes pour notre armée. Ces résultats sont splendides; mais tout en tenant compte de la grande importance d'un tel travail et de la ferme détermination que nous avons eue de faire notre possible, nous pouvons encore faire mieux. Le Canada est forcé de continuer la guerre; il lui faut l'argent nécessaire pour l'entretien de son armée; il lui faut prêter suffisamment à la Grande-Bretagne pour permettre

à celle-ci de continuer ses achats au Canada; il lui faut de fortes sommes d'argent pour payer ses dettes à la mère patrie et aux Etats-Unis. Il doit retirer tout cela de ses propres ressources. Par conséquent, le premier devoir des Canadiens et le plus pressant est d'économiser de toute manière. Seule, la plus stricte économie, jointe au plus grand effort pour augmenter la production, leur permettra de supporter jusqu'à la victoire les lourds fardeaux qu'ils ont assumés. Faillir à ce devoir nous exposerait à la plus pénible humiliation et au pire désastre. La récompense du succès viendra du fait que le Canada aura consciencieusement accompli la plus grande tâche qui lui ait été imposée jusqu'ici. Fiers de nous, de notre armée, de notre pays et de notre empire, nous ne faillirons pas.

CHAPITRE IX.

PLACEMENTS D'ARGENT.

Le gage essentiel du succès dans la finance, c'est la pratique de l'économie. Le second facteur, non moins important que le premier, consiste à placer sagement les épargnes réalisées. Une erreur de jugement peut provoquer souvent une perte irréparable. Par conséquent, un premier placement bien fait est un grand pas accompli vers l'indépendance de fortune. La connaissance des facteurs qui déterminent, si oui ou non, un placement recommandé est désirable, est des plus importantes.

Généralement parlant, le montant d'un revenu provenant d'un placement varie en sens contraire comme la garantie du principal; c'est-à-dire que les placements risqués et spéculatifs doivent offrir au moins à ceux qui les font la perspective d'un fort rendement. D'autre part, si le capital est placé dans une entreprise de tout repos, le revenu qu'il produira sera proportionnellement plus petit, car la sécurité du capital compense pour la modicité de l'intérêt qu'il rapporte. Le petit spéculateur devrait toujours avoir en vue la sécurité du placement qu'il fait plutôt que la somme d'intérêt qu'il retirera. La perte de son capital est trop sérieuse pour lui permettre de s'éloigner des sentiers de la sécurité en convoitant les perspectives brillantes de gros intérêts à toucher. La garantie absolue du capital est la première et la plus importante considération qu'on doive étudier avant de faire un placement.

Pourvu que le capital soit en sûreté, plus l'intérêt qu'il rapporte est élevé, plus le placement est désirable. Par exemple, un compte d'épargne est un mode de placement très sûr; mais le taux d'intérêt est trop peu élevé pour faire de ce placement un placement désirable. On devrait considérer le compte d'épargne comme étant une méthode avantageuse d'accumuler de l'argent en montants suffisamment élevés pour les placer ailleurs, plutôt qu'une manière satisfaisante de disposer finalement de ses capitaux. Une bonne obligation offre autant de

garantie qu'une banque et le revenu qui en dérive est presque deux fois plus considérable.

On devrait toujours tenir compte de la facilité avec laquelle un placement peut se vendre et de la possibilité de toucher immédiatement le capital prêté. Des cas peuvent se présenter où l'on ait absolument besoin de son argent. Par exemple, en 1913, quand la frénésie de l'immeuble au Canada a dégénéré en crise, nombre d'hommes qui avaient acquis pour des milliers de dollars de propriétés, ne purent les vendre à aucun prix. Ils avaient cependant plus besoin d'argent que jamais. Les comptes d'épargne ont ceci de commode qu'on peut les convertir n'importe quand en espèces et c'est pour cela qu'ils sont si populaires.

L'une des principales difficultés qui se présentent au petit prêteur est celle-ci: la rareté des bons placements à faire en sommes modiques. Une action des meilleurs stocks coûte généralement $100 ou plus. Les obligations désirables sont rarement vendues par petits montants. Les hypothèques sur bonne propriété représentent habituellement des prêts assez considérables. A cause de cela, le petit spéculateur a généralement le désavantage, ses moyens étant beaucoup plus limités que ceux de l'homme riche.

On peut prendre comme exemple de taux raisonnable d'intérêt celui qui se paye ordinairement sur les hypothèques. Actuellement, l'argent prêté de cette manière rapporte de 6 à 7 pour cent par année sur le capital. Ce taux est plutôt élevé si l'on tient compte de la guerre. En temps ordinaire, le taux usuel est de 5 ou 6 pour cent. En prenant cette base pour guide, un placement dans lequel le capital est bien assuré devrait rapporter au prêteur de 5 à 7 pour cent par année.

Les conditions d'un bon placement doivent donc être les suivantes: la demande d'argent doit être à la portée de tous les prêteurs, gros et petits; le placement doit être de tout repos; l'intérêt doit être assez élevé; les demandes d'achat doivent toujours être assez nombreuses afin de permettre au prêteur s'il le désire de rentrer en possession de son capital sans qu'il y perdre en quoique ce soit.

Une obligation de tout repos renferme indiscutablement toutes ces qualités. Le capital ainsi placé se trouve garanti par

l'actif ou de la compagnie, ou de la municipalité. ou du pays, selon le cas, qui émet cette obligation. Le paiement de l'intérêt constitue les premiers frais à déduire des recettes de la compagnie ou du revenu de la municipalité. C'est en réalité une hypothèque et elle offre les mêmes avantages au point de vue garantie et rendement raisonnable, mais avec ceci en plus que l'acquéreur d'obligations est exempté de mille tracas. Le prêteur sur hypothèque doit s'en rapporter à son propre jugement ou retenir les services d'un évaluateur qui lui dira si la propriété offerte en garantie est d'une valeur suffisante pour protéger pleinement la mise de fonds. Des experts renseignent le prêteur à ce sujet. Le prêteur sur hypothèque éprouve souvent des difficultés à toucher ses intérêts; l'acquéreur d'obligations n'a qu'à présenter ses coupures d'intérêt à la banque où il fait affaire lorsque cet intérêt est dû. Quand expire la durée pour laquelle l'obligation est émise, tout ce qu'il suffit de faire est de remettre l'obligation pour toucher le capital entier. Si en aucun temps, le porteur d'obligations a besoin de son capital, il peut le réaliser facilement car les demandes d'obligations de première classe sont toujours nombreuses. Les bonnes obligations sont plus sûres que les stocks, plus commodes que les hypothèques et rapportent, en moyenne, un intérêt aussi élevé.

Les bons de la Victoire offrent aujourd'hui une occasion magnifique de spéculation heureuse. Ils permettent à l'homme dont les revenus sont modestes de placer son argent aussi efficacement que le millionnaire. Le Canada, dont les richesses représentent plusieurs billions de dollars, constitue la garantie. Avons-nous besoin de dire que tout argent placé dans ces conditions est parfaitement sûr. Le taux d'intérêt que rapportent ces obligations est le plus élevé qu'on ait jamais payé sur un placement de tout repos. Le revenu du Canada dépasse de beaucoup les sommes requises pour payer l'intérêt. Ces considérations font des bons de la Victoire le premier placement du Canada.

CHAPITRE X.

BONS DE LA VICTOIRE ET TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE.

L'argent réalisé par la vente des bons de la Victoire est absolument nécessaire pour payer le coût de la guerre et financer les achats que la Grande-Bretagne fait au Canada. Le succès de nos armes et la prospérité de notre pays dépendent de la réponse des Canadiens à l'appel de leurs gouvernants. Le plus pressant devoir de tout Canadien est de placer son argent en achetant autant de bons de la Victoire que ses moyens le lui permettent. On ne nous demande pas de DONNER notre argent; on nous demande tout simplement de le PRÊTER à un taux élevé d'intérêt. Ceci n'exige aucun sacrifice de notre part; nous rendons service à notre pays en nous rendant service à nous-mêmes. Qui peut refuser de faire son devoir quand c'est si facile et si profitable? Qui peut refuser de PRÊTER son ARGENT quand nos hommes en France DONNENT volontiers leur VIE pour assurer notre sécurité? Sûrement, il n'existe aucun Canadien si peu soucieux de son honneur, si traître à ses frères d'armes, si oublieux de son devoir de citoyen qui veuille subir un tel reproche. La plus petite obligation qu'on puisse acquérir coûte cinquante dollars. Peu de familles, dans les jours prospères que nous traversons, ne peuvent pas économiser cette somme et même davantage. Ce n'est pas même nécessaire d'avoir la somme entière, car le gouvernement autorise l'acquéreur à payer son obligation par versements répartis en cinq mois. Personne qui possède cinquante dollars ou qui peut épargner cette somme dans cinq mois ne peut hésiter un moment. Prêtez-là au gouvernement; c'est un devoir que vous vous devez à vous-mêmes au Canada et à vos soldats en France.

Peut-être votre père ou votre frère est-il en France combattant pour conserver notre liberté. Ne soyez pas satisfaits tant que votre famille n'aura pas acheté une obligation qui permettra à ces êtres chers d'être bien nourris, chaudement vêtus et bien

armés. Vous soupirez après la paix qui vous ramènera ceux qui sont partis. Chaque dollar prêté au gouvernement rapproche ce jour béni. Si personne de votre famille n'est en France, à plus forte raison vos parents doivent prêter tout ce qu'ils peuvent; les pères et les frères des autres, qui, en somme, ne vous doivent rien, se battent pour vous et ont besoin de votre appui. Les garçons et les fillettes du Canada peuvent aider leur pays en donnant, à la maison, les raisons pour lesquelles il est urgent, pour tous les Canadiens, d'économiser et de prêter leurs économies au gouvernement. Soyez des missionnaires en ce sens; de cette manière, vous ferez, vous aussi, votre part.

Peu de garçons et de fillettes au Canada sont capables de gagner ou d'économiser cinquante dollars pour acheter une obligation de la Victoire. Il y en a beaucoup moins, cependant, qui ne peuvent pas économiser vingt-cinq cents, et le gouvernement va bientôt leur fournir l'occasion de placer leurs petites économies, par vingt-cinq sous à la fois, au fur et à mesure qu'ils les auront réalisés. Vous allez probablement vous demander à quoi peuvent bien servir vingt-cinq sous dans les sommes énormes requises par la guerre. Supposons que tout garçon et toute fillette, qui fréquentent nos écoles au Canada, épargnent vingt-cinq sous par semaine pendant toute l'année 1919 et prêtent cet argent au gouvernement. Au bout de l'année, le gouvernement toucherait, de cette source, près de vingt millions de dollars, assez pour payer tous les fusils et les munitions dont nos soldats se servent, leur procurer des chaussures, et il resterait encore un million ou deux qu'on pourrait affecter à d'autres fins. Si chacun fait son possible, le gouvernement recevra un appui réel et substantiel pour continuer la guerre. Tous les petits Canadiens voudront aider, et le moyen est très facile.

Supposons que vous ayez économisé vingt-cinq cents et que vous désiriez les prêter au gouvernement. Apportez votre argent au bureau de poste ou à une banque et achetez un TIMBRE D'ÉCONOMIE de cette valeur. On vous remettra une carte d'économie avec le timbre. Collez immédiatement

le timbre sur la carte. Sur cette carte, vous remarquerez qu'il y a place pour seize timbres. Chaque fois que vous avez économisé vingt-cinq cents, vous achetez un autre timbre et, comme le précédent, vous le collez sur votre carte. Lorsque celle-ci est remplie, vous vous trouvez à avoir prêté quatre dollars au gouvernement.

Quand votre carte d'économie est couverte de timbres, apportez-là au bureau de poste ou à une banque et l'on vous remettra en échange un TIMBRE D'ÉPARGNE DE GUERRE. Si vous faites cet échange en décembre 1918 ou en janvier 1919, on vous remettra ce timbre d'épargne sans que vous soyez obligé d'y ajouter de paiement add itionnel. Au mois de février 1919, il vous faudra payer un cent en remettant votre carte d'économie; au mois de mars, deux cents, et ainsi de suite jusqu'à l'expiration de l'année 1919. Ceci est nécessaire, car les timbres d'épargne de guerre portent intérêt à environ $4\frac{1}{2}\%$, et vous n'avez pas droit à cet intérêt tant que vous n'avez pas échangé votre carte d'économie pour un timbre d'épargne de guerre. C'est-à-dire que le cent que vous payez en février représente l'intérêt réalisé par le timbre en janvier. De sorte que le timbre, en décembre, aura gagné onze cents d'intérêt et, par conséquent, vaudra onze cents de plus qu'en janvier.

Faire des paiements semi-annuels d'intérêt sur les timbres d'épargne de guerre serait très compliqué et dispendieux. Aussi, le gouvernement ne paiera pas l'intérêt tous les six mois comme il le fait sur les bons de la Victoire. Au lieu de cela, il conservera les intérêts pour vous et, au bout de cinq ans, il vous les remettra en même temps que le capital que vous lui aurez prêté. C'est-à-dire, que le 1er janvier 1924, vous recevrez cinq dollars pour chaque timbre de guerre qui vous en aura coûté quatre. Ce dollar supplémentaire représente l'intérêt accru pendant cinq ans, à environ $4\frac{1}{2}\%$ pour cent, sur les quatre dollars que vous aurez prêtés.

Lorsque vous échangez votre carte d'économie pour un timbre d'épargne de guerre, demandez en même temps un CERTIFICAT D'ÉPARGNE DE GUERRE, Petit carnet facile à mettre dans la poche; il contient dix espaces dans chacun

desquels vous pouvez coller les timbres d'épargne de guerre. Ayez soin de fixer le timbre au certificat, demandez une autre carte d'économie, et recommencez de nouveau à acheter des timbres d'économie. Tout timbre d'épargne de guerre que vous achèterez et que vous aurez fixé à votre certificat vaudra cinq dollars en 1924. Si vous réussissez à remplir le certificat, vous recevrez au bout de cinq ans, cinquante dollars du gouvernement. Personne ne pourra remplir plus de douze certificats pendant l'année.

Si vous pouvez disposer, d'une seule fois, de quatre dollars au lieu de vingt-cinq cents, vous n'avez pas à vous occuper du tout des cartes d'économie. Portez vos quatre dollars au bureau de poste ou à une banque et achetez un timbre d'épargne de guerre. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le prix du timbre augmente chaque mois; au mois de janvier 1919, il sera de $4.00; en février, $4.01; en mars, $4.02; en avril, $4.03; en mai, $4.04; en juin, $4.05; en juillet, $4.06; en août, $4.07; en septembre, $4.08; en octobre, $4.09; en novembre, $4.10; en décembre, $4.11.

Lorsqu'on vous remettra votre carte d'économie, ne manquez pas d'y inscrire votre nom et votre adresse afin qu'elle puisse vous être retournée si vous la perdez. Si vous trouvez une carte d'économie, jetez-la dans n'importe quelle boîte postale, sans y mettre de timbre, et on la fera parvenir au propriétaire. Ayez soin de fixer immédiatement vos timbres d'économie sur votre carte; autrement, vous êtes exposés à les perdre sans pouvoir jamais les retrouver. Faites la même chose avec vos timbres d'épargne de guerre; fixez-les à votre certificat sur lequel vous aurez écrit votre nom et inscrivez le numéro de votre certificat sur chacun des timbres. Si vous le désirez, vous pourrez inscrire chaque timbre d'épargne de guerre au bureau de poste, ce qui vous protégera contre tout danger de les perdre. S'il vous arrivait de perdre ou de détruire votre certificat ainsi inscrit, adressez-vous au bureau de poste où vous l'avez inscrit et l'on vous remettra votre argent non sans exiger de votre part une preuve évidente que le certificat est votre propriété et que vous l'avez perdu.

De cette manière on vous fournit l'occasion de contribuer à gagner la guerre. Chaque cent compte. Les enfants du Canada ont aujourd'hui plus de chances que jamais de faire de l'argent. Les cultivateurs ont besoin de leur aide. Les villes sont à court de main-d'œuvre. Tout écolier peut trouver de l'ouvrage après ses heures de classe et les samedis. Les gages payés pour un tel travail n'ont jamais été aussi élevés. Tous les garçons et fillettes du Canada doivent faire leur part en travaillant, en gagnant de l'argent, en économisant et en prêtant leurs épargnes pour qu'on les affecte au succès de la guerre. Les cinq ou dix cents que vous dépensez aujourd'hui en bonbons ou en amusements doivent être appliqués ailleurs; dépensez-les plutôt pour acheter une cartouche pour un soldat. Les vingt-cinq sous que vous dépensez pour «payer» la crème à la glace à un ami seraient bien mieux employés à acheter un dîner pour un de nos soldats en France. La victoire approche; on vous demande d'économiser et de prêter votre argent afin que cette victoire devienne une réalité absolue.

On a demandé à toutes les écoles du Canada de prendre des mesures afin d'aider aux enfants dans ce travail. La fondation d'une *société d'épargne de guerre* à votre école serait une excellente chose. Cette société se réunirait aussi souvent que possible. A ces réunions, les élèves discuteraient la guerre, ce qu'elle signifie pour nous, ce qu'elle nous coûte, de quelle manière nous pouvons aider à la gagner, et autres sujets semblables. De telles discussions serviraient à donner à chaque garçon et à chaque fillette une claire vision de ce que la guerre signifie pour le Canada et les pousseraient à faire tout ce qu'ils peuvent pour coopérer. Les membres de la société—et vous en feriez tous partie—organiseraient des concours d' «Economie» et chaque garçon ou fillette qui remporterait le plus de succès en gagnant de l'argent et en achetant des timbres de guerre recevrait, disons, une insigne ou un bouton distinctif. On tiendrait compte des contributions de chacun des membres. Des concours entre classes ou entre écoles seraient aussi un moyen magnifique de stimuler l'intérêt.

De cette manière, un effort commun par toute une école conduirait inévitablement à de beaux résultats. De plus, la

société pourrait agir comme bureau de placement. En s'adressant à elle, les marchands locaux et les patrons seraient sûrs d'obtenir les services de bons travailleurs s'ils en ont besoin. Tous les maîtres et tous les élèves des écoles du Canada devraient prendre une part active dans les travaux d'une telle organisation.

ÉPARGNES DE GUERRE: tel devrait être le mot d'ordre pour 1919. Plus que jamais, tout vrai Canadien doit ÉPARGNER et SERVIR de manière à se montrer digne de sa citoyenneté dans ce grand pays.

CHAPITRE XI.

FONDS DE SECOURS DE GUERRE.

Depuis l'entrée du Canada dans cette guerre, la grandeur d'âme du peuple canadien et sa générosité se sont manifestées, non seulement par sa contribution en hommes, mais encore dans les œuvres de tout genre instituées pour soulager la souffrance causée par la dévastation, le pillage et le meurtre. Dans les autres champs d'activité: fabrication des munitions, production agricole, emprunts de guerre, épargnes, ainsi que travaux de construction, le côté affaire peut avoir exercé son influence; mais dans la libre contribution de tout ce qu'ils possédaient au soulagement de la souffrance créée par la guerre, les Canadiens ont prouvé qu'ils étaient prêts à se sacrifier et à s'oublier pour le succès d'une cause qu'ils croient absolument juste. Les réponses reçues d'un bout à l'autre du pays aux nombreux appels prouvent que la foi dans la justice de la cause est non seulement ancrée au cœur des riches, mais qu'elle l'est également dans celui des ouvriers et des salariés.

En général, les contributions du Canada ont été reçues et distribuées par trois grandes organisations: le Fonds patriotique canadien, la Société de la Croix-Rouge canadienne et la division militaire de la Y.M.C.A. Mais à ces organisations il faut ajouter des sociétés moins importantes et nombre de groupes individuels qui s'occupent du confort de nos soldats et aident ainsi à gagner la guerre.

Le Fonds patriotique canadien est une organisation nationale à laquelle toutes les provinces (sauf le Manitoba) contribuent. (Le Manitoba a son fonds séparé dans le même but.) L'argent versé de cette manière est employé à venir en aide, lorsque c'est nécessaire, aux parents des soldats canadiens partis pour la guerre. Le fonds est administré par des comités locaux qui prêtent leurs services gratuitement. Ces comités agissent d'après des instructions qu'on leur donne, mais usent de leur discrétion pour approuver les requêtes reçues et fixer

le montant de chaque don. Du mois de juin 1916 au mois de juin 1918, on a distribué, en moyenne, $900,000 par mois, ce qui veut dire qu'on a assisté de cinquante à soixante mille familles. Jusqu'au 30 juin 1918, le Fonds patriotique canadien a reçu $40,149,097, et jusqu'au 31 mars, les contributions au fonds patriotique du Manitoba se sont éllevées à $3,957.042.

A la Société de la Croix-Rouge canadienne appartient le devoir d'aider les soldats malades et blessés lorsqu'ils sont envoyés aux hôpitaux. Elle sert d'auxiliaire, dans l'accomplissement de ce travail, au Corps médical de l'armée. La Société se divise en huit succursales provinciales et onze cent vingt divisions locales. Elle s'occupe de l'approvisionnement et de l'équipement des hôpitaux militaires canadiens au pays, en Angleterre et en France; elle fait des dons en argent aux hôpitaux en Grande-Bretagne et dans les autres pays; elle fournit l'argent nécessaire à l'entretien des prisonniers canadiens en Allemagne et elle s'occupe de recueillir et d'expédier des articles de tous genres qui peuvent servir aux fins de la Croix-Rouge. Elie accomplit une œuvre noble et magnifique et elle mérite certainement tout notre appui.

Jusqu'au 30 juin 1918, le peuple canadien a donné à la Croix-Rouge canadienne $5,700,000 en argent et pour une valeur de $13,000,000 de marchandises. De plus, le Canada a versé à la Société de la Croix-Rouge anglaise, jusqu'au 31 décembre 1917, la jolie somme de $6,100,000.

La grande et belle organisation de la Y.M.C.A. ne manque jamais de fournir sa grosse part quand il s'agit du bien-être des soldats. Par l'entremise de sa division militaire, elle vient en aide aux troupes qui se trouvent au pays et à celles qui sont outre-mer en Angleterre, en France, dans les Flandres, en Mésopotamie. Le «Triangle rouge» est partout où il y a des troupes alliées. Au Canada on compte trente-huit centres d'opération, en Angleterre, soixante-seize et en France quatre-vingt-seize. Ces centres comprennent des camps réguliers, des casernes, des clubs du Triangle rouge, des stations navales, des trains militaires, des camps de convalescents, des hôpitaux et même des «cagnas» à l'arrière des lignes de feu. Tous ceux qui vivent à proximité d'un camp militaire feraient bien de

visiter la tente de la Y.M.C.A.; ils verront combien les soldats jouissent de son confort et pourront imaginer combien plus ce confort, le repos qu'il procure, le soulagement physique et moral qu'il donne sont précieux pour les soldats lorsqu'ils reviennent des tranchées, transis de froid, couverts de boue, affamés et harassés. Les contributions des Canadiens à cette œuvre s'élèvent à la magnifique somme de $4,574,821. Le peuple canadien a aussi encouragé des organisations qui font une œuvre semblable à celle de la Y.M.C.A. Les Chevaliers de Colomb, la «Young Men's Hebrew Society» et l'Armée du Salut ont prélevé et dépensé des sommes considérables d'argent au soulagement de la souffrance et à l'envoi de secours aux soldats canadiens. Et, sans fanatisme de race ou de croyance, les Canadiens ont volontairement versé leur argent chaque fois que l'occasion s'est présentée de le faire.

Le monde a été frappé d'horreur devant le massacre de la Belgique et la détresse pitoyable de son peuple mourant de faim et sans abri. Ses foyers dévastés, ses cathédrales en ruines, ses villages bombardés et ses habitants réduits à l'esclavage, ont soulevé l'indignation et provoqué la sympathie des nations civilisées. Les Canadiens, dont l'intérêt est si activement engagé dans la guerre, ne pouvaient pas manquer d'aider ce brave peuple dont les soldats se sont tenus constamment sur la brèche pour bloquer les ennemis jusqu'à ce que des armées plus considérables, mobilisées en France et en Angleterre, puissent venir prendre leur place. Les contributions du peuple canadien au Fonds de Secours belge se sont élevées à $3,079,583, dont $1,507,855 en marchandises et $1,571,728 en argent.

Au gouvernement du Royaume-Uni les gouvernements fédéral et provinciaux ont donné $5,469,319 pour fins diverses, et les Canadiens ont aussi contribué généreusement aux Fonds de Secours français, serbe et polonais. Les hôpitaux ont reçu du matériel de sources particulières; on a secouru les soldats de retour du front, des dons de toute sorte, provenant de parents et d'amis, ont été expédiés aux soldats au front. La valeur totale de tous ces secours est évaluée à $8,000,000.

Le grand total des contributions volontaires du peuple canadien dépasse $90,000,000. Et ceci n'a pas été donné pour

la poursuite de la guerre, mais simplement pour venir en aide aux millions de gens qui souffrent des horreurs de la guerre.

Mais ce n'est pas tout. Les femmes canadiennes ont sacrifié nombre d'heures à coudre, à tricoter toutes sortes de vêtements propres à soulager la misère ou à augmenter le confort des défenseurs de notre pays. Et c'est dans ces dons en argent, dans ces sacrifices de temps, dans la façon cordiale dont tout a été fait pour aider à gagner la guerre, que l'esprit du peuple canadien s'est manifesté.

Ce serait malheureux pour le Canada si son peuple cessait de répondre aux divers appels qui lui sont faits. A cause de la guerre, tous les citoyens, tous les garçons, toutes les fillettes sont tenus d'économiser et de prêter leur argent au gouvernement. Dans ce prêt, ils recevront leur récompense. Mais la récompense est encore plus grande pour ceux qui, volontairement, s'oublient et donnent librement tout ce qu'ils peuvent pour aider à soulager la misère et pour rendre la vie plus belle à ceux qui souffrent. Qu'il «vaut mieux donner que de recevoir» est toujours vrai, et dans les années de reconstruction qui suivront la guerre, les occasions seront nombreuses et nombreux seront les besoins de se prodiguer et de donner pour ceux qui, actuellement, sont trop jeunes pour aller à la ligne de feu. Garçons et fillettes d'aujourd'hui, vous ne serez pas égoïstes. Vous PRÊTEREZ et aussi vous DONNEREZ, et vous donnerez largement et aussi souvent que la nécessité se fera sentir. Emus par l'héroïsme que les fils du Canada ont déployé de «l'autre côté» vous ne faillirez pas à votre devoir et maintiendrez vos idéals aussi longtemps que vous tiendrez au privilège incalculable de votre citoyenneté canadienne.

CHAPITRE XII.

APPEL AUX GARÇONS ET FILLETTES DU CANADA.

Lorsque le kaiser et ses hordes auront péri par l'épée qu'ils ont tirée, lorsque cette guerre cruelle sera terminée et que les jours de paix auront lui de nouveau, vos aînés qui "étaient là-bas" vous raconteront nombre d'histoires de la "Grande Guerre". En écoutant les glorieux faits-d'armes de nos soldats canadiens et le récit de leurs magnifiques victoires, vos cœurs se gonfleront d'une légitime fierté quand vous songerez que ces héros sont vos propres concitoyens. Plus que jamais aurez-vous raison d'être contents d'appartenir à un pays qui a produit des hommes dont le courage provoque l'admiration et l'envie du monde entier.

Mais à ces sentiments viendra aussi se joindre la réflexion suivante: "Et pendant que mes concitoyens se battaient si vaillamment, remportaient si glorieusement des victoires, mourraient si noblement, que faisais-je pour les aider?" Tant mieux pour votre tranquilité d'esprit, pour votre conscience, si vous pouvez jeter un regard en arrière sur cette époque de misère et de souffrance et vous dire: "Oui, on m'a indiqué de quelle manière je pouvais faire ma part en aidant à remporter la victoire et à sauver mon pays, en aidant à rendre mon pays plus grand et en m'y attachant davantage, et j'ai suivi les conseils qu'on m'a donnés."

Aujourd'hui, votre pays vous adresse un appel et vous indique clairement la route à suivre pour y répondre. Il vous dit: "La route à suivre est L'ÉCONOMIE et le mot d'ordre est EPARGNE. Oui, épargne ton argent et PRÊTE-LE moi." Comparez votre pays à une mère qui, ayant réuni ses enfants, leur tiendrait ce fier langage: "Vous êtes mes plus jeunes enfants; je suis aujourd'hui privée de milliers de mes fils aînés. Ils sont morts et ils meurent encore pour moi et pour vous afin que notre vie et nos libertés soient protégées contre les menaces de l'oppresseur. Vous pouvez vous faire une idée des traitements que l'ennemi nous imposerait—si nos défenseurs ne l'en

empêchaient,—en réfléchissant sur le sort affreux qu'il a réservé à la Belgique et au nord de la France. Peu importe le reste: il faut à tout prix gagner la guerre. Si nous ne la gagnons pas, à quoi auront servi tous nos sacrifices? Nous devons gagner et nous pouvons gagner si nous, qui sommes demeurés au pays, consentons à assumer notre part du fardeau. Nos soldats ont montré sur plusieurs champs ensanglantés de bataille combien, magnifiquement, ils savaient faire leur part. La vôtre consiste à les équiper dès le début et à les maintenir bien équipés de manière qu'ils puissent toujours être forts dans leur lutte contre la mort."

Vous comprendrez mieux la chose si l'on vous dit que l'équipement d'un soldat d'infanterie en France coûte $155. Le gros de cette somme est dépensé en vêtements, et les vêtements s'usent rapidement. Vous pouvez donc vous imaginer quelle somme énorme il faut à votre gouvernement pour équiper et entretenir une armée de 500,000 hommes. Mais ceci n'est pas tout. Si vous faites le calcul des dépenses fantastiques que la guerre occasionne, il vous faut tenir compte de: la solde à payer aux soldats et à tous ceux qui sont tenus d'administrer leurs affaires, du coût de l'entraînement, du coût des transports, du coût de la nourriture, du coût des soins à prodiguer aux blessés, du coût des pensions, du coût des munitions à la fabrication desquelles 350,000 hommes ont été engagés durant l'année dernière.

Vous comprenez maintenant pourquoi votre gouvernement a besoin d'autant de centaines de millions de dollars; et comme il lui faut obtenir en grande partie cet argent de notre peuple, vous et vos aînés devez économiser de manière à prêter vos épargnes à votre gouvernement. Veuillez considérer de nouveau l'aspect de la question. Si vous continuez à dépenser votre argent pour acheter les mêmes choses et en aussi grand nombre que vous le faisiez avant la guerre, où le gouvernement trouvera-t-il les ouvriers nécessaires à la fabrication ou à la production des choses utiles à la guerre? Quand des centaines de mille ouvriers sont enlevés en aussi grand nombre à leurs occupations ordinaires pour qu'ils travaillent aux œuvres de guerre; que tant d'autres sont obligés de suppléer à la tâche

de cette main-d'œuvre employée ailleurs, comment pouvez-vous vous attendre à ce qu'il y ait autant de gens qu'auparavant de disponibles pour vous procurer les choses même utiles, votre confort ou vos articles de luxe? Si l'on occupe un homme à vous confectionner une paire de chaussures, il ne peut pas en même temps en confectionner une pour un soldat. Comment résoudre ce problême? Tout simplement en diminuant vos exigences, votre confort et vos frivolités. Faites en sorte que vos chaussures dûrent plus longtemps qu'avant. Ménagez tous les articles de fabrication; PRÊTEZ vos économies au bénéfice de ceux qui donnent leur vie pour vous. Tant que la guerre dûrera, il ne devrait pas être question de vous amuser comme autrefois. Si vous êtes habitués à dépenser dix ou vingt-cinq cents ou un dollar pour des choses dont vous pouvez vous passer, pour des sucreries, de la crème à la glace ou "les vues", économisez cet argent et prêtez-le au gouvernement afin de l'aider à nourrir un soldat, à panser ses blessures ou à lui fournir une boîte de cartouches. Il ne s'agit pas pour vous de DONNER votre argent; vous ne faites que le PRÊTER dans l'attente des bénéfices qu'il vous rapportera. Le gouvernement a institué un moyen simple et pratique qui en appellera à votre esprit d'économie. Avec 25 cents, vous pouvez acheter un timbre d'économie au bureau de poste où l'on vous remettra une carte d'économie divisée en 16 espaces dans chacun desquels vous collerez le timbre. Lorsque vous aurez rempli les seizes espaces, vous échangerez votre carte d'économie contre un timbre d'épargne de guerre pour lequel vous vous trouverez à payer $4.00, plus, peut-être, un sou ou quelques autres, et au 1er janvier 1924, ce timbre aura acquis une valeur de $5.00 qui vous seront remboursés. Avec le timbre de guerre on vous remettra un certificat d'épargne de guerre contenant 10 espaces dans chacun desquels vous collerez un timbre. Le certificat, une fois rempli, vous aura coûté un peu plus de $40.00 et il vaudra, le 1er janvier 1924 la somme rondelette de $50.00. Même si la guerre n'existait pas, cette méthode constituerait un jeu magnifique d'émulation à l'épargne. Le timbre d'économie fournit le moyen d'amasser de petits montants et d'en arriver à acheter un timbre d'épargne de guerre qui porte intérêt à $4\frac{1}{2}\%$.

Vous savez que SERVICE est le mot d'ordre moderne de la vie sociale; et le mot d'ordre, pour que ce service soit efficace, est EMULATION. Le meilleur moyen d'obtenir cette dernière est la formation des Sociétés d'épargne de guerre dans toutes les écoles.

Vous devez vous rappeler également que la guerre ne durera pas toujours. C'est indiscutable que la plus grande gène financière est encore à venir. Il y a de l'argent en abondance et le dollar, avec lequel on achète moins de choses qu'auparavant, nous est moins précieux et est plus facilement dépensé. Mais à l'époque de reconstruction qui suivra la cessation des hostilités, les temps seront plus durs et le dollar plus précieux. Il faut donc économiser ces dollars afin de les retrouver en temps opportun. Mais votre pays aime à penser que vous ne vous laisserez pas tant influencer par l'idée de sauvegarder vos intérêts pour l'avenir que par la réalisation des besoins pressants actuels de votre patrie. Vous êtes jeunes—et la jeunesse est naturellement insouciante; vous êtes jeunes—et la jeunesse est naturellement enthousiaste. L'insouciance devient une vertu si vous en faites un synonyme d'abnégation de soi; c'est par l'enthousiasme que vous serez portés à accomplir de grandes choses pour notre cher Canada. Imitez la sublime abnégation, l'enthousiasme frénétique de ce soldat français, gravement blessé, qui s'oublie pour sauver le drapeau, mais ne veut pas abandonner l'emblème du pays sans avoir auparavant baisé les fières couleurs de France. C'est par ce poème intitulé "Baiser au Drapeau", de M. Stephen Bordèse, que nous terminons, sachant qu'il saura mieux vous convaincre que toutes les paroles que nous pourrions ajouter.

(ï)

Cette fois, la blessure est grave,
C'en est fini. Soldats, un brave!
Si j'ai mal défendu ma peau
Tant pis pour moi, mais le drapeau!
Prenez-le, mes enfants, courage!
Ne permettez pas qu'on l'outrage
Hardi, je meurs!

Ce n'est pas moi qu'il faut défendre,
Mais le drapeau, venez le prendre
Qu'il ne me soit pas arraché.
De sang français je l'ai taché
En le pressant sur ma blessure,
Gardez-le d'une flétrissure
Vite, je meurs!

Drapeau, fleur du champ de bataille,
Ta tige meurt sous la mitraille;
Mais avant, laisse-moi poser
Sur ta soie un dernier baiser
D'amour, d'honneur et d'espérance,
Pour les fières couleurs de France.
Adieu, je meurs!

(ï)Ce poème a eu l'honneur de la reproduction dans le numéro d'octobre de la revue américaine de langue anglaise "Current History".